

UNE SÉLECTION DE CENT UN POÈMES CHOISIS PARMI TRENTE ANS DE POÉSIE

Xavier HIRON



Henry Le Chénier, *Autoportrait mythique du 02-I-1998* (détail)
huile sur toile, 116 x 89 cm, collection particulière © Henry Le Chénier

Août 2012

À l'âge de cinquante ans, l'auteur a établi une compilation des 101 poèmes qui, à l'époque, lui semblaient les plus représentatifs de son parcours poétique, en insistant sur les textes les plus anciens, afin de montrer la genèse de son écriture. Une présentation en forme d'introduction retrace, pour cette période, les grandes étapes de son travail.

SOMMAIRE

PRÉSENTATION PREMIÈRES CLEFS D'UNE ŒUVRE (histoire d'un parcours)	5
CENT UN POÈMES CHOISIS PARMIS QUARANTE ANS DE POÉSIE	38
28- Faim du monde (14)	39
29- Le songe poétique (14)	40
31- La cadence des chaînes (20)	40
37- Tentation de l'alliance (16)	41
43- Poésie (18)	42
48- Exode sur le sable (29)	43
57- Lire son destin (30)	44
61- À Maria de Nasca (34)	45
68- Litanie pour un peuple (36)	46
78- Cérémonie (26)	47
82- Une ville princière (16)	48
101- Je n'aurai pas connu (24)	49
116- Le pamphlet (20)	49
141- Petites choses (30)	50
143- Collectionneur de visages (19)	51
145- Dépose un papillon (19)	52
147- Pour « Le chat discret », huile sur toile	
Henry Le Chénier, 1982-83 (16) publié	52
154- Pour « La jupe noire », huile sur toile	
Henry Le Chénier, 1983 (11) publié	53
157- Chanson triste (22)	54
158- Le peintre et son modèle - À une Vénus classique (14)	54
159- Un vent sacré passa (21)	55
161- Recoins d'elle (16)	56
163- À une amante (15)	56
215- À François Villon (24)	57
667- Rome VS Venise (29)	58

216- À Alice Liddell (21)	59
217- À Louise Michel (14) chanson VII	59
220- Poète américain (37) chanson VIII	61
754- Mort de Saint-Ex (16)	61
259- Le rire (14)	62
266- Ode nouvelle (36)	63
269- Mélancolie (26) Publié, Franche Lippée N° 2, 1993	64
270- Obsession de la mort (23)	65
273- Les nouveaux monstres (45) Publié, Franche Lippée N° 2, 1993	67
278- À nos amants (24)	67
279- Demain le roi (20)	68
283- Architecture (20)	69
287- Baisers des anges (13)	69
293- Le voyage (17)	70
297- Ô château (19)	71
300- Cruelle perfection (17)	71
302- Moulin blanc (20)	72
324- Vêtir un homme (15)	73
325- Mémoire vive (14) publié	73
328- Poème blanc (18) publié	74
329- Le printemps (18)	75
331- Bouvreuil (16)	75
332- Le vent (14)	76
337- Libre (16)	76
700- Saperlipopette (20)	77
742- Le monde est rond (16)	78
749- Comme il a plu (7)	78
646- Ce soir, nous écouterons (25) publié	79
323- La complainte du vieillard (19)	80
657- Dieu qu'à la mort tu penses (14)	80
669- As-tu vu le mendiant (18)	81
674- C'est des années passées (24)	82
681- Je me souviens du temps (25)	83
693- Alors tu es venue (19)	83
695- Le cauchemar du condamné (24)	84
703- Les chemins salvateurs (40)	86
752- Sous un chêne un vieillard (23)	86
753- C'était cette maison (14)	87
784- Remémorance (20)	88

101 poèmes (sélection)

789- Je t'aime et ne saurais (28) chanson X	89
905- Les phares (46)	90
937- La nudité du musicien (20)	91
955- Prisonniers de la ville (25)	92
659- Ma belle mon aimée (19) diffusé	92
672- Au bruit du vent se mêle (14)	93
673- C'est tellement imprévisible (23)	94
685- Ta lavande distille (15) diffusé	94
690- Jardin triste et figé (16)	95
748- Ta vie sereine et magnifique (12)	96
797- C'est une Ève (bis repetitas) (16)	96
833- Complainte pour une amie (22)	97
873- Je veux me réchauffer (16)	98
874- Je veux me réfugier (16)	98
689- J'attendrai cette mort (16)	99
252- Mort révée (22)	100
790- L'amour-la mort : réponse à Pierre Chabert (24)	101
794- Homme saoulé de nuit (18)	101
867- La morsure (25)	102
1002- Petite prière pour partir en paix (28)	103
894- Retour vers ton immeuble (48)	105
897- Elle a dit à la nuit (26)	106
907- Ta tombe était déserte (14)	106
920- Ainsi (33)	107
1057- Ce que m'évoque la pluie (25)	108
1015- La grande ode finale (20)	109
971- Tu es le sédiment (28)	110
1034- Souvenir d'une messe impromptue (23)	111
1036- Sonnet en devenir (14)	112
1048- Réflexivité de l'azur (14)	112
696- Un soir feutré dans mes greniers (32)	113
704- Les cerises de l'été (24)	114
977- Une musique (28)	115
1033- Démonstrateur de la nouvelle année (25) diffusé	116
1046- Soir et terre (24)	117
1043- La sonate du désespoir (28)	118
1302- Demi-siècle (17)	119

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Présentation

PREMIÈRES CLEFS D'UNE ŒUVRE

(histoire d'un parcours)

Alors qu'aujourd'hui nous fêtons (à quelques semaines près) mon 50^e anniversaire, nous fêtons, par la même occasion, peu ou prou, mes quarante années d'écriture. En effet, mes toutes premières expériences en la matière remontent aux alentours de ma douzième année et se solderont, quelques décennies plus tard, par une production assez conséquente. Jugez-en plutôt : plus de 1300 poèmes (dont 175 pièces volontairement supprimées), environ 300 traductions, un roman (le deuxième est en cours), 7 nouvelles, quelques courts essais ou notes que j'appelle volontiers théoriques - comme c'est le cas pour celle-ci - et des mises en exergue pour des amis peintres ou poètes -. Et je ne compte pas, bien sûr, la trentaine d'articles et d'ouvrages à caractère professionnel, la plupart écrits en collaboration -. Si certains d'entre vous ont déjà eu l'occasion, épisodiquement, de recevoir quelques échantillons de cette abondante production, j'ai souhaité faire profiter d'une sélection un peu plus étoffée à un entourage élargi, histoire de permettre à chacun de juger par soi-même du contenu de cette activité importante en nombre (compte tenu du fait qu'elle n'entre pas, pour la part de mes créations personnelles, dans le cadre d'une

101 poèmes (sélection)

activité formellement éditée). Mais comme j'aime souvent à le faire, et même si nombreux sont ceux qui préfèrent avoir un accès direct à ma personnalité poétique, n'hésitant pas à court-circuiter la face jugée trop rationnelle de mes introductions (et pourtant, cet aspect raisonné est inhérent, lui aussi, à mon identité littéraire et à mes livraisons y compris créatrices), je me propose d'accompagner cette sélection de 101 poèmes d'une présentation générique, laquelle prendra la forme d'une petite autopsie de mon parcours poétique que j'illustrerai de renvois aux textes cités.



*La famille Spake au complet dans la cour de la ferme
à Bazainville © Zaïna, Images et Textes, 1967*

PREMIERS POÈMES

Les poèmes perdus

Je me souviens de mes premières tentatives. Je tenais de mon grand-père (indirectement, il est vrai) un gros calepin relié de feuilles en papier pelure sur lequel j'avais collé une série de vignettes illustrées, vendues avec les tablettes de chocolat Poulain. J'avais formé la première section à partir d'un

101 poèmes (sélection)

assemblage d'animaux (d'entre eux, je me rappelle fort bien du lion, de l'éléphant, de la girafe, du bison et du kangourou) et j'entrepris d'écrire un petit bestiaire où naviguaient en quelques lignes mes impressions les plus naïves sur le sujet. Je désespère de retrouver aujourd'hui ce document que je sais pourtant avoir longtemps gardé, mais qui semble s'être égaré au cours de notre vie qui connut, elle aussi, son lot d'errance*.

Poèmes de jeunesse

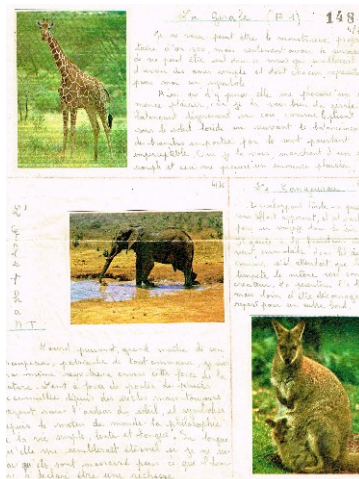
Quelques autres tentatives spontanées s'ensuivirent (c'était l'époque du collège et de ma première amitié littéraire, en la personne de Christian Léger, mon condisciple, qui m'inspira le goût de Maupassant, Sartre, Simone de Beauvoir, Zola, Paul Nizan et de quelques autres). Pour plus d'intimité, je m'installais parfois avec ma machine à écrire en plastique pour enfant (dénommée La Petite, je crois) au fond d'une penderie. Puis vinrent, dans la foulée, la découverte de la poésie véridique. Ainsi que le temps de mes premiers poèmes conservés qui, naturellement, balancèrent un moment entre plagias - de Victor Hugo, notamment - et velléités de créations personnelles. Avec le recul, je m'aperçois que la plupart de ces textes évoquent un enfant qui s'inventait déjà les traits et les couleurs d'un autre monde, perdu dans un autre temps (poèmes n° 28, 29, 31, 37).

Poèmes immatures et autres écartés

En effet, mes premiers textes portent d'emblée la marque d'une fantasmagorie personnelle très accusée, parfois déroutante et toujours difficile à démêler, quoique parfaitement assumée. Cependant, au fil de mon écriture, des thèmes majeurs commencent à s'esquisser : comme ceux liés à la conscience du temps et à sa dénégaration, s'exprimant par le rêve ou l'omniprésence de l'eau - et à son identification à l'élément féminin (voir le poème n° 143) -. Puis je quitte la région parisienne où j'ai passé mon enfance entre une cité HLM (à Villiers-le-Bel, j'ai le tympan perforé dans un bac à sable !) et un ensemble pavillonnaire d'où je partais fréquenter le collège de Saint-Quentin-en-Yvelines, voyant surgir de terre la Ville nouvelle de

Trappes. À Vendôme, patrie chère au poète Pierre de Ronsard, l'atmosphère m'apparaît être celle d'une vie docile en marge du monde, ponctuée d'une première vraie rencontre poétique : Pierre Vasseur-Decroix. Le poète venait de publier *Les roses de Varsovie*, qu'il m'offrit. Pour ma part, j'expérimentais de nouveaux assemblages de mots (poèmes n° 43, 48, 57, 61, 68, 78, 82, 101, 116, 141).

Le dessin, dont la découverte avait accompagné celle de la poésie, s'est allié à elle pour la première fois, suscitant quelques calligraphies très appliquées (textes non représentés ici). Enfin, toutes les pièces produites dès cette période seront très souvent reprises ultérieurement. D'ailleurs, toutes le seront maintes et maintes fois, et polies au fil des décennies - voir plus bas *Les Nouveaux poèmes* -.



Page 1 de mon *Musée imaginaire* © Xavier Hiron, 1976
(* premières pages détachées récemment retrouvées dans mes archives)

L'EAU

L'eau

Alors que les écrits s'étoffent et deviennent un peu plus réguliers, le désir de les ordonner se fait jour. Se faisant, durant les dix années qui suivirent (cette remarque concerne donc mes 300 premiers poèmes environ), la chronologie de la création de mes textes a été volontairement escamotée, car la première numérotation que je leur appliquais se fit a posteriori. De toutes les façons, les annotations chronologiques qui accompagnent la poésie m'ont toujours semblées suspectes et, dans l'esprit, d'un faible intérêt. Cet ordonnancement fut donc perdu sans aucun état d'âme au profit de tentatives de mise en cohérence thématique, chromatique ou sonore. Le monde observé, puis retranscrit selon mon seul ressenti, tente alors de s'organiser en un univers qui se veut autonome. Puis vers l'âge de quinze ans, départ pour l'aventure de l'internat du lycée climatique et sportif de Font-Romeu. L'adolescent y gagne en indépendance, conscient d'une lointaine liberté potentiellement accessible.

C'est dans ce cadre idyllique aux portes de la Catalogne que le sport, en effet, devint une école où s'affirma la volonté. J'y appris pour moi-même la gestion de l'effort, la discipline auto-imposée, le devoir que l'on se donne de finaliser chaque chose entreprise. Tout un tas de valeurs qui me seront toujours utiles par la suite, y compris dans leur aspect structurant pour la pensée, et donc pour ma démarche d'écriture. Courir m'occupe deux heures par jour en moyenne, quel que soit le temps - quand il ne faut pas, au préalable, déneiger à la pelle la piste d'athlétisme ! -. Pour cela je garde un bon souvenir de cet homme à la fois mesuré, pragmatique et pugnace, qu'on appelait Monsieur Gras. Hormis écrire, les rencontres privilégiées sont rares, mais toujours importantes. Je continue encore aujourd'hui d'envoyer mes poèmes à Laurent Marsault qui, à l'époque, était jeune doc-

101 poèmes (sélection)

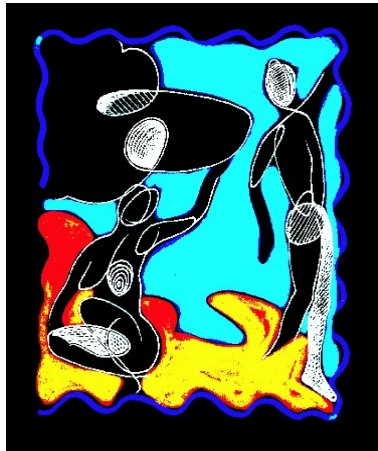
torant en thermodynamique, travaillant au four solaire d'Odeillo, et pensionnaire d'une chambre au lycée. Je conserve aussi un excellent souvenir des séances régulières de sophrologie appliquée à la préparation mentale de l'effort sportif (poèmes n° 143, 145, 147, 154, 157, 158, 159, 161, 163).

Un certain rapport à la chanson

Laurent me fit approfondir ma connaissance de Boris Vian et des mathématiques - entre autres -. Il tentait, dans le même temps, sa propre trajectoire littéraire et musicale, ce qui confortait mes tentatives personnelles. Aussi me transmit-il son goût pour la chanson. Son trio majeur : Brecht, Brassens, Dylan (dont il possédait le livre, rare désormais, des premières traductions en français édité chez Fayard), qu'il complétait d'une véritable fascination pour un chanteur très marginal et devenu aujourd'hui obscur, Jehan Jonas. Vingt ans après, je l'aiderai encore à transcrire les bandes parfois peu audibles de ces chansons, où alternent un véritable besoin d'engagement dans l'expression et une aspiration sincère à la beauté poétique. Ce goût pour la chanson m'est resté par la suite dans nombre de mes poèmes, lesquels s'inventent une musique intérieure (il faudrait d'ailleurs noter le rôle particulier que joue, dans mes créations saccadées, la rime intérieure), au point de composer moi-même, sur une dizaine d'années, une douzaine de mélodies pour mes vers les mieux taillés (poèmes n° 220, 789).

De cette salubre effervescence ressortira, pour mes écrits à venir, une indéniable liberté de ton : que ce soit dans le choix des sujets abordés, ou pour l'appréhension de leur traitement (voir les poèmes n° 116, 789, 873). Cette liberté, en tout état de cause, était la caractéristique incontestable d'une époque où s'annonçait déjà la fin des trente glorieuses. J'ai peu à peu expérimenté, puis instinctivement pris conscience que cette liberté était essentielle pour que l'art, qui accompagne, voire façonne le mouvement des idées, puisse progresser. Et cette découverte s'est doublée, pour ce qui concerne mon propre

cheminement, du constat que faire profession d'écrire - si je puis m'appliquer cette expression toute faite - c'est avant tout, et en toute bonne logique, chercher à exprimer. Et que cet exercice ne saurait aller sans tenter de passer outre les barrières, qu'elles soient intérieures ou extérieures... Car, certes, chercher à donner forme, sens et vie à ce qui est enfoui au fond de soi relève avant tout d'un phénomène de cristallisation dans les mots - pris ici au sens de technicité langagière -. Mais cela concerne tout aussi bien la formulation de notre ressenti intérieur et de notre vécu extérieur ; ce qui touche par là même à l'élaboration du rapport personnel que nous entretenons avec le monde. Ce processus devient donc paradoxalement, pour celui qui le pratique de façon régulière, autant déstructurant que constructeur. Là réside certainement une part de cette magistrale ambivalence du langage dont l'enjeu, pour l'artiste, mais tout aussi bien pour chaque individu qui tente de s'en emparer, est de savoir déterminer - mais ceci ne concernera qu'une étape ultérieure de ma maturation - ce qu'il fera de cette liberté acquise.



*Jeux de plage n° 3, encre et feutres sur papier, 1986
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015*

PREMIÈRE ÉPOQUE DES TEXTES EN PROSE

Nouvelles

Pour les moments d'isolement dans ma chambre d'internat, je tente des textes plus longs (sept au total) où mon esprit en ébullition côtoie parfois une certaine exagération. Mais cette pratique a su enrichir, à sa manière, mon appréhension de l'écriture, en me montrant que la poésie peut se révéler à tous les niveaux d'une oeuvre, dans tous les moments d'un style, à tous les stades d'une création. Une manière de faire ses classes, en quelque sorte... Cette époque a par ailleurs été marquée par cette affinité qui se dégageait à fréquenter le Valais (en fait, je fréquente la Suisse - et plus particulièrement le canton de Vaud - d'une manière quasi familiale depuis mes toutes premières semaines de vie, car j'y fus « requinqué », puis j'y appris à marcher grâce à la bienveillance d'une ancienne infirmière que l'on disait - légende familiale ou réalité ? - être une arrière petite-nièce de Jean-Jacques Rousseau : nous aurons l'occasion de revenir sur ces épisodes) puisque chaque année, depuis l'âge de mes 13 ans, ma passion renouvelée pour l'archéologie y trouve un terrain d'expression estival. Il m'a semblé un temps que j'appartenais un peu à ces montagnes. Je regroupais ultérieurement ces sept nouvelles, que je peux qualifier d'alpines et pyrénéennes, dans un projet de recueil que j'intitulais *Cet impossible silence* (recueil non publié, non représenté ici).

Deux poèmes lyriques

Parallèlement, je reprends déjà mes textes les plus anciens, que je cherche à retranscrire, enrichir, annoter et parfois à restructurer, avec plus ou moins de succès d'ailleurs. De cette époque pourtant m'est venu le goût de travailler le texte au-delà de lui-même, et je vois progressivement émerger l'idée de suite ou recueil qui prime sur le vers. C'est aussi l'époque de tous les extrêmes : un mode conçu et vécu comme l'exécution de gam-

mes, ces curieux petits exercices musicaux si formateurs. Il en sortira quelques vérités singulières, comme par exemple les poèmes n° 145 et 157. Mais c'est aussi de cette époque que date, *de facto*, le premier grand chamboulement de l'ordre de création de mes 300 premières pièces.

Petites pièces d'amour guerrier

Puis loin de toute province, vint le temps de l'université. Je quitte les Pyrénées pour retrouver Paris et sa banlieue (quelques lointains relents d'un parfum d'enfance). Mon aventure prend alors un tour plus sérieux : nouvelle vie, autres musiques... Si une chance m'est donnée, elle est désormais placée entre mes mains, et j'écris maintenant pour tenter de la saisir.



*Avec Ghislaine Girard, à la cité universitaire d'Anthony
© Nanga Makubika, 1982*

Ainsi, pour prolonger le remaniement de mes textes les plus anciens, mes découvertes et expérimentations poétiques se multiplient. Mon univers s'ancre un peu plus profondément dans

101 poèmes (sélection)

la lecture. Je tente de dépasser les modèles : ceux qui me portent du côté d'une certaine idée que je me fais de la tradition. Le modèle de la chanson, bien sûr, autant pour l'impression de légèreté que véhiculent les mots qu'elle se propose de mettre en musique que par l'absolue nécessité de cerner le rythme, tout en le libérant - ce qui m'ouvre des voies nouvelles. Ainsi se feront jour certaines tentatives rythmiques extrêmes, servies par une thématique qui devient de plus en plus adulte (poèmes non représentés).

ÉLÉMENT PLURIEL

Je rencontre Ghyslaine. Sans oublier que j'ai un oncle peintre, tenant d'un style plutôt classique, je découvre de près le monde contemporain de la peinture. Parce que je fréquente son fils David à l'université, je peux m'entretenir avec Henri Cueco. Puis grâce à Henry Le Chénier, le père de Ghyslaine, c'est tout un nouveau monde qui se dévoile, dont certains noms résonnent : Valerio Adami, Peter Klasen, Leonardo Cremonini, Mario Prassinis... D'autres, plus discrets, me tiennent pourtant à cœur : tels Michel Otthoffer ou Jean-Claude Casanova. Ayant eu l'occasion de m'associer à la marge à cette aventure aixoise que fut Présence contemporaine, je croise occasionnellement des professeurs d'université reconnus, tel l'essayiste Marc Le Bot (dont nous suivons les cours de 3^e cycle en auditeurs libres à l'Institut d'art et d'archéologie de Paris I), ou des poètes renommés, comme Jacques Dupin. Cette effervescence renouvelée me convient et me stimule tout à la fois (poèmes n° 147, 154).

Autre facette de cette vie étudiante : mes cours en histoire de l'art, archéologie et restauration des biens culturels m'amènent à intégrer l'unité d'archéologie médiévale de Saint-Denis, gérée conjointement, à l'époque, par Nicole et Olivier Meyer. Je participe activement, et avec un plaisir certain, au

101 poèmes (sélection)

bouillonnement intellectuel que génère cette aventure socio-culturelle qui fouille et explore les abords de la cathédrale royale, dans un contexte urbain devenu populaire. Je renforce, par le biais de mes études universitaires, mon sens de la méthode et de la rigueur intellectuelle, lesquelles s'accrochent fort bien au souci de précision, de minutie et d'exactitude que je développe dans la conduite de mes restaurations sur le patrimoine archéologique – et, accessoirement, dans la production de mes vers -.

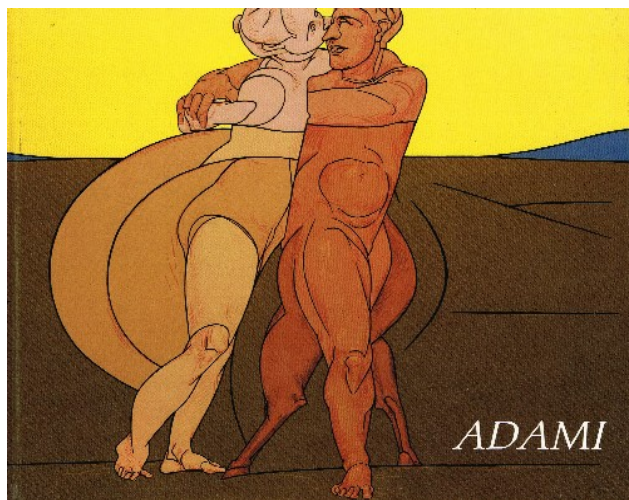
Galerie de visages

S'affirme alors, dans le cadre de cette émulation croisée, mon désir secret de raconter les êtres, qu'ils soient passés ou présents. Aux côtés de Baudelaire, Rimbaud ou Hugo, chez qui j'ai tant puisé d'inspiration, une ribambelle de personnalités annexes, telles cette émouvante Louise Michel ou cette ingénue Alice Liddell (l'égérie de Lewis Carroll), viendra, peu à peu, prendre place, dans une collection imaginaire d'hommages (poèmes n° 215, 216, 217, 220) ; série que je prolongerai, au fil des ans et jusqu'à aujourd'hui, de quelques poèmes épisodiques (n° 754).

Peu à peu, il est possible de noter l'émergence, d'abord timide, puis devenant prépondérante au fil de mes fréquentations, de l'évocation de la couleur comme moyen expressif, ainsi que d'un souci de la composition où toute chose, tel un motif pictural, cherche à trouver une place assignée dans un ensemble qui veut tenir « dans son cadre » (ces mots qui caractérisent ma manière particulière de conduire un poème appartiennent à André Filosa). C'est la recherche de la plus forte expression qui se fait jour ici, et à laquelle mon admiration pour Van Gogh - ce peintre épistolaire autant que solaire - n'est pas étrangère.

Lieux épars

Dans le prolongement de ce désir d'ordonnement, la réorganisation s'empare aussi de mes textes qui évoquent le thème des lieux (recueil non représenté). Le voyage et la découverte, pourtant, n'ont jamais été concrètement vécus, chez moi,



Catalogue de l'exposition *Adami*, avec dédicace en page de garde
© Présence contemporaine et Xavier Hiron, 1984

101 poèmes (sélection)

comme une vocation. Mais ma vie a tout de même été assez écartelée, durant ma jeunesse, puis durant les premières années de mon existence d'adulte, et, par voie de conséquence, je ne me trouve aucun penchant naturel pour une terre d'origine. Je tente alors de conserver le sel de cette errance dans ma création même et ai fini par l'accueillir en moi telle une bénédiction. Elle illuminera plus d'une strophe, même après la découverte de l'Isère, où nous nous établissons dès 1986, alors que je deviens restaurateur d'objets archéologiques en bois gorgés d'eau au laboratoire ARC-Nucléart (poèmes non représentés).

Puis le thème de la mort - ou plutôt, celui latent de la non-vie - commence à envahir peu à peu les lignes que j'écrivais. Mais son appréhension est un exercice des plus délicats (bien que toute vraie poésie se fonde inéluctablement sur cette trilogie existentielle incontournable de la vie, l'amour, la mort). Ce thème ô combien délicat sera finalement relégué à une exploitation ultérieure et ne ressurgira pleinement que dans les années récentes (voir *Les Nouveaux poèmes*).

GLOIRE

Gloire

Grâce à Henry Le Chénier (il rappelle volontiers qu'il affectionne la complicité des poètes) qui me demande de lui fournir des textes pour accompagner un catalogue d'exposition (1984, Musée Granet, Aix-en-Provence), je publie mes premiers poèmes. Ces textes surgis dans l'impulsion de la demande sont entièrement tournés vers les toiles du peintre et marquent une première étape de mon affirmation en tant qu'écrivain. Puis en 1988, notre premier fils Aurel naît. Je continue d'alterner ou d'allier dessins et tentatives de création par l'écriture, jusqu'au recours exagéré aux néologismes comme moyen de me singulariser.

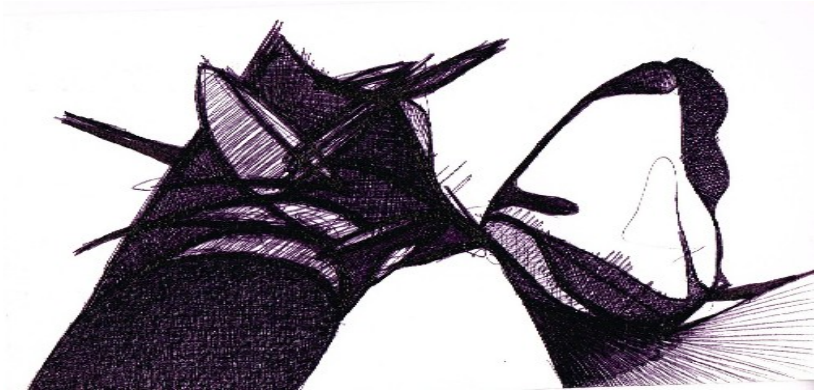
101 poèmes (sélection)

Pourtant, l'heure des grandes odes approche. Avec elles, le monde que j'évoque devient plus personnel, plus affirmé, plus expressif encore, tout en devenant plus universel. De nouvelles rencontres décisives vont surgir, nées de la plume : le poète André Filosa (déjà évoqué plus haut), tout d'abord, dont l'écriture est entièrement tournée vers la question de Dieu ; tandis que ma propre quête poétique se charge, pour un temps, de teintes plus sombres (poèmes n° 259, 266, 269, 270, 273).

Grâce à des textes devenus plus amples et charpentés, et qui ont vocation à être déclamés, je crois découvrir un phrasé propre à mon écriture par l'emploi presque systématique de la césure, laquelle accentuée, telle une respiration naturelle et fortement marquée, le côté solennel de la diction. Et ce d'autant plus que, par souci de modernisme, j'y introduis l'emploi récurrent du « e » muet (ce que j'imputerai, là encore, à un emprunt plus ou moins conscient à l'univers de la chanson) (voir le texte n° 266).

Demain

Par l'entremise d'André Filosa, je suis mis en relation avec Marcel Chinonis, autre poète de l'Aveyron qui veut créer une édition associative (qui équivaldra à une manière d'autoédition à diffusion confidentielle), dans laquelle je trouverai souvent ma place. Un espace me sera réservé dès le N° 2 de sa toute première collection, Franche Lippée (1993). Présenté par André Filosa lui-même, ce fascicule traduira avec justesse l'intensité et la tonalité particulière de cette époque créative, qui pour moi tente un nouveau basculement. Car en contrepoint de la poétique d'emphase des grandes odes, mon besoin de création va bientôt amorcer une modification sensible de mon expressivité, laquelle se tournera vers une universalité à la tonalité plus intimiste. À l'issue de lointaines correspondances baudelairiennes, mes poèmes prennent une forme plus sèche, lapidaire voire squelettique, et tentent de composer par accumulation un ensemble d'où émergerait un peu de cette essence propre à tous les autres arts (poèmes n° 278, 279, 283, 287).



Baiser de papillon, animaux n° 2, stylo bille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1998

Nuits sans elle

Quittant pour un temps la ville de Grenoble et son Atelier régional de conservation-Nucléart, je m'essaye à l'enseignement de l'histoire de l'art et de l'architecture d'intérieure au lycée professionnel régional Denis Diderot à Marseille. Ceci me donne l'occasion de tester, dans les conditions de l'échange émulatif, cet art particulier qu'est la transmission du savoir, activité qui représente une part de l'action humaine que je trouve primordiale et à laquelle aspire, me semble-t-il - bien que de façon non conventionnelle, il est vrai -, la poésie. Je compulse souvent, à cette occasion et avec un bonheur non dissimulé, le travail très complet et formateur de Michel Ragon sur l'histoire de l'architecture contemporaine (poème n° 283).

La densité de mon écriture s'affirme toujours à un rythme croissant : les vicissitudes de ma vie professionnelle me laissent pourtant suffisamment de temps et d'énergie pour me concentrer sur les mots qui m'emplissent l'esprit. Je quitte au bout d'un an seulement Marseille et Aix-en-Provence, où nous avons trouvé

101 poèmes (sélection)

refuge, et reviens vers Grenoble. Durant ces mois où je vivrai en suspension entre deux villes (je partagerai un appartement avec l'archéologue François Beaucheron durant toute une année de fortune) le mûrissement d'une voix nouvelle sera ma préoccupation essentielle. Cette époque consacre par ailleurs l'apogée de mon activité de dessinateur et d'apprenti barbouilleur sur papier (je conserve aujourd'hui encore, dans mes cartons, plus de 400 œuvres graphiques) (poèmes n° 293, 297, 300, 302).

Le silence des formes

La fréquence de mon écriture devient telle que je peux désormais écrire sur un autre mode. Je bâtis presque d'un seul tenant des recueils entiers dont l'unité devient mon unique objectif. J'y parviens, me semble-t-il, et m'ouvre, par ailleurs, de nouvelles perspectives, en abordant des thèmes aussi ardues que celui du silence. Ce parti pris est audacieux (les lectures de Comte-Sponville n'y sont certainement pas totalement étrangères, ni la fréquentation de Jacques Prunaire, humaniste spécialiste de Rome, de la pensée de Sartre et de l'histoire des religions). On ne manquera pas, cependant, de m'avertir du danger que ce pari comporte, et je finirai en effet par toucher un certain ascétisme littéraire. Aussi, ces tentatives seront-elles pour l'essentiel détruites - et constitueront, de fait, mes premières autodestructions volontaires - ou en parties refondues dans des recueils postérieurs.

Cependant, l'étude de la poésie de Rainer Maria Rilke est une autre forme de découverte qui me sera sur ce point salutaire. Je profiterai d'un voyage vers le Tessin pour faire un détour à Raron, chapelle où le poète est enterré. Le poème qui ressort de cette confrontation quasi physique redonne une nouvelle consistance à mes vers, ainsi qu'un véritable « souffle » réinvité - terme heureux que le poète Willy Paul Romain applique à ma poésie, dans une lettre qu'il m'adressa -.

ENFANCE

Recueil pour apprendre à aimer

Cinq années après Aurel, naît notre second fils, Robin. L'occasion pour moi de me rapprocher un peu plus de l'idée de l'enfance, avec cette ambition secrète, peut-être, de recréer un peu de ma propre enfance. Marcel Chinonis publie un nouveau numéro de Franche Lippée (N° 56, 1995) qui contient une grande partie de ce travail composé uniquement de huitains et qui annonce, comme je l'ai moi-même exprimé dans la présentation de ce fascicule, l'apparition de poèmes que j'ai appelé « blancs ». On y trouvera également une plus grande propension à évoquer l'été (poèmes n° 324, 325, 328, 329, 331, 332, 337).

Recettes pour la vie

Un autre recueil se rapprochera dans l'esprit du précédent. Je prolonge en effet ma volonté d'écrire pour l'enfance dans une série de textes sobres et courts. Du moins - et comme toujours chez moi - en apparence. Mais entre l'évocation d'une pseudo-poésie niaise de débutant et une érudition par trop savante, la voie de la simplicité du cœur méritait d'être tentée. Car, me semblait-il à l'époque, aborder l'évidence de l'enfance ne signifie en aucune manière vouloir nier la difficulté d'exister, l'ambivalence du sens des choses ni la profondeur de l'être qui se font jour dès le moment où débute, chez tout individu, la prise de conscience de vivre. Ce constat m'a paru pouvoir être restitué par une poésie abordable en apparence, mais qui, chemin faisant, propose plusieurs niveaux de ressenti ou de lecture (poèmes n° 700, 742, 749).



Ghislaine Girard, Xavier et Aurel Hiron, jardin de l'ancien évêché de Grenoble
© Jean-François Lucas, 1990



Robin Hiron à Murianette © Ghislaine Girard, 1999

TEXTES DE VOYAGE ET POÉSIE EN PROSE

Parenthèse tahitienne (ou la vie heureuse)

Pendant, une autre aventure a pourtant déjà débuté. Pour cela, il faut revenir quelque temps en arrière. En 1993, je pars accomplir, dans le cadre de mon activité à l'Atelier régional de conservation-Nucléart, une mission de quinze jours à Tahiti. Dans la nonchalance du climat de cette île tropicale, je note scrupuleusement, chaque matin dès cinq heures, mes impressions de voyage. Elles seront retranscrites d'une manière très factuelle et schématique. Mais ce style dépouillé et presque tronqué par la multiplication de phrases nominales, donnera naissance à un véritable texte à part entière (recueil non représenté). Outre l'évocation de ces moments de ravissement, *La vie heureuse* ouvrira la voie à une nouvelle forme d'écriture, qui peu à peu ira en s'affirmant.

Cosmographie secrète et mystique

Deux aspects vont désormais se fondre pour tenter de perdurer : tout d'abord, le thème primordial de la nature devient prépondérant (par la suite, j'appellerai ces textes des « tentative de panthéisme naturaliste »). Ensuite, ce thème prend corps et force dans un style particulier : le poème en prose, dont l'écriture se fait à nouveau charpentée. C'est un exercice exigeant qui requiert toute l'attention du créateur, ainsi que celle du lecteur, d'ailleurs. En scrutant l'immensité de la nature et l'universalité de sa luxuriance toute puissante, l'œuvre prend de plus en plus conscience d'elle-même et de son ampleur. Elle s'interroge à distance, se répond de loin en loin en créant son propre écho. Illustrée de trois dessins de Jean-Claude Casanova, cette tentative formera le N°4 (1994) de la collection Tiré à part des Editions Clapàs (recueil non représenté).

Postérieurement, le désert

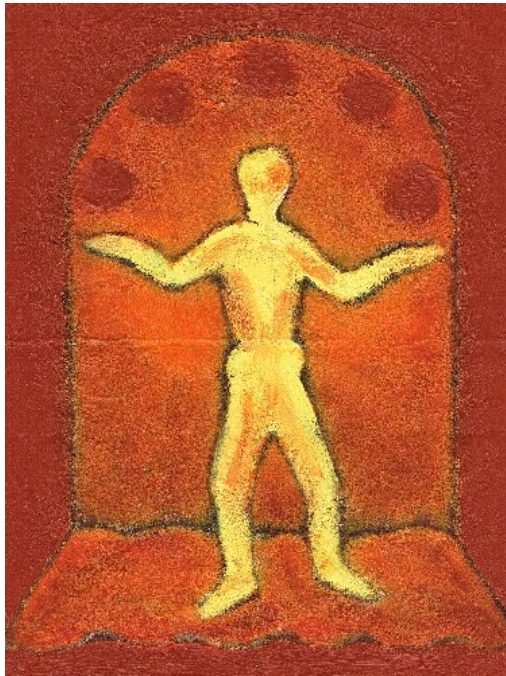
S'imposant comme le prolongement du précédent recueil, une seconde tentative viendra consolider cet esprit naturaliste, tout en se dépouillant de l'idée de profusion propre au végétal. C'est l'austérité minérale qui est ici investiguée, avec seulement, de-ci de-là, la timide tentation de la rime intérieure qui à nouveau se fait jour, pour venir souligner et donner sa propre consistance au thème de l'ascétisme. Le Tiré à part N°41 (1997) donnera l'intégralité de ce recueil (non représenté). Afin de travailler ces poèmes au plus dense et de façonner l'équilibre intérieur qu'il leur conviendra, je les relis à haute voix et acquière peu à peu la certitude que leur style serait mieux servi par une puissante diction faite en public. Mais ma propre voix m'échappe, et cela représente pour moi une difficulté particulière - que je n'ai toujours pas résolue aujourd'hui - que de trouver la meilleure façon de porter mes vers au-delà de leur propre existence textuelle.

Le livre de la maladie et de la mort

Néanmoins, cette écriture va de nouveau franchir une étape supplémentaire lorsque, impressionné par le Chemin de croix monumental peint par Henry Le Chénier, mon beau-père, je tente d'exprimer à ma façon la quintessence du drame humain qu'il contient, au sein d'un livre qui évoque le face à face brutal que chaque homme, tôt ou tard, vivra d'avec sa propre mort. Je ne crains plus de me confronter, puis d'exprimer une pensée forte, sans concession aucune ; mais qui jette à mon sens les bases d'un nouvel âge humaniste : « une richesse qui serait riche du noir autant que de sa lumière » ai-je pu écrire, dans la préface qui évoquera le premier de ces deux livres. Ce texte, daté de 1995, resté quelque temps non publié, jusqu'en cette année 1999 où il formera le projet d'un deuxième numéro personnel des Pierres du pressoir (voir ci-dessous), collection alors nouvellement créée par Jean-Marcel Lefebvre, toujours au sein des éditions Clapàs (recueil non représenté).

Le livre du pur et de l'impur

Fort de l'expérience difficile, mais au final pleinement maîtrisée, du livre précédent, je m'empare d'un autre thème d'inspiration religieuse qui exalte l'humain : Jeanne d'Arc me propose en effet un merveilleux champ d'investigation, tout en m'offrant l'opportunité d'un retour dans le domaine des recherches historiques que j'affectionne particulièrement. Mais ce thème est aussi conçu comme un véritable acte de résistance contre les authentiques « falsificateurs de l'histoire ». Ici réside, pour moi, le début de la conscience - ou du devoir - de l'écrivain. Ce texte sera, dans les faits, le premier du genre à être publié, juste après sa rédaction en 1997, dans la collection des Pierres du pressoir précédemment citée (N° 8) (recueil non représenté).



Jongleur n° 2, acrylique sur carton
© Xavier Hiron, 1994

Le livre de la joie et de la douleur

C'est encore un double parallèle (mais plus diffus celui-là) avec les arts de la peinture qui présidera à la rédaction du troisième de ces livres. Il s'agira, tout d'abord, de succomber à cet attrait personnel pour le triptyque qui, par goût de l'équilibre, me dictera la nécessité de créer ce nouveau récit. Puis le sujet s'imposera de lui-même, lequel viendra renforcer la cohésion thématique de l'ensemble : le rapport d'une mère (sorte de Marie moderne) à son enfant, lui-même en prise avec son devenir d'adulte. Ce thème constituera pour moi un sujet emblématique, au point de devenir récurrent. Avec lui, est donné à voir une vision languissante et mélancolique de l'existence, pleine d'une dramaturgie toute féminine d'où la beauté et la sensibilité ne sont cependant pas exclues (recueil non représenté).

L'EXPÉRIENCE DU ROMAN

Voyage au pays de Turniami

À la croisée de l'écriture en prose et de l'expérience de la relation à l'enfance surgira, presque naturellement, l'aventure singulière de Voyage au pays de Turniami. Ghyslaine me fournit en effet l'opportunité d'écrire l'équivalent d'un petit roman, ou conte onirique (comme nous l'appellerons ultérieurement), sur un mode quasiment poétique. Il nous aura fallu huit années pour, de tentatives délaissées en reprises inabouties - car ce travail fut émaillé de nombreuses interruptions -, donner une consistance satisfaisante à notre rêve commun. Le résultat se donne à lire en un texte qu'on pourrait qualifier, si l'on veut, de mythique. Il donne la primeur au thème de la naissance, et donc à celui de la vie en général (thème que porte en lui-même un côté féminin qui ne m'est pas étranger). L'ouvrage, quoique d'une teneur originale, prend néanmoins la place qu'il mérite dans une œuvre qui ne néglige d'aborder ni la nécessité d'allier les contrastes, ni celle de

forger ensemble les extrêmes, dans cet ardent désir de restituer l'existence dans sa globalité (ouvrage non représenté).

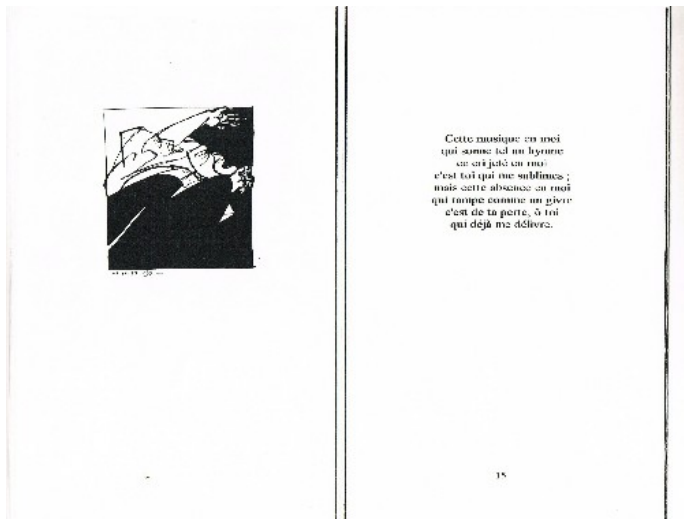
PHRASES ET RENGAS

Il arrive parfois à celui qui cherche, c'est-à-dire au créateur, que, chemin faisant, il ne soit plus spontanément imprégné de l'évidence de son travail. Dans ces moments de quête et d'hésitation, il teste d'autres orientations, d'où peut-être se dégageront les fondements futurs d'une écriture nouvelle. Ainsi sont nés ces poèmes-phrases inspirés d'une forme extrême-orientale de la poésie. Deux suites distinctes auront été écrites dans la continuité. Sans lien réel avec ce qui précède ou même avec ce qui suivra, il m'est aujourd'hui encore difficile, et ce malgré une dizaine d'années de recul, d'estimer l'apport original que ces mélanges auront sur le plan de mon expression poétique. Cependant, l'habitude étant prise, je produis toujours occasionnellement ce type de formules lapidaires, qui contiennent assez fréquemment des pensées ou réflexions sur l'art même de créer (poèmes non représentés).

VOIX INTÉRIEURE

Troisième suite (Voix intérieure)

Avec des textes redevenus courts s'est affirmée une dimension neuve de ma poésie se voulant plus sculpturale encore. Le poème se dessine désormais sur le papier en une forme gracieuse, en même temps qu'il évoque, par les sons et les images qu'il porte en soi, une pensée qui tend à se détacher de sa propre matérialité. Ces textes, mis en page et illustrés par des dessins de Henry Le Chénier, seront publiés en autoédition. Ils forment un petit opuscule soigné, à la présentation rigoureuse et qui porte la première mention des Éditions anonymes (Xavier Hiron et Henry Le Chénier, 1997) (recueil non représenté).



*Troisième suite, première page intérieure du recueil coédité avec
Henry Le Chénier © Xavier Hiron, 1995*

Un silence pour deux

La même empreinte et la même quête d'une globalité structurante sont contenues dans cet autre petit recueil à la teneur résolument hivernale. Je suis heureux d'être parvenu à écrire ces textes dans un esprit d'unité et de concentration tel qu'ils se lisent de but en blanc et, aux dires de plusieurs lecteurs, comme un seul et long poème. Ils seront, de ce fait, publiés in extenso dans la collection Tiré à part N°58, Avril 1998, des éditions Clapàs (poème n° 646).

Souvenir de la mer

Sous ce titre laconique se profile en réalité une petite récréation aquatique et marine, telle une nouvelle respiration de l'été - cette autre parenthèse ouverte entre plusieurs tourbillons littéraires et tumultes de la vie - (recueil non représenté).

Tel un parfum d'une île lente

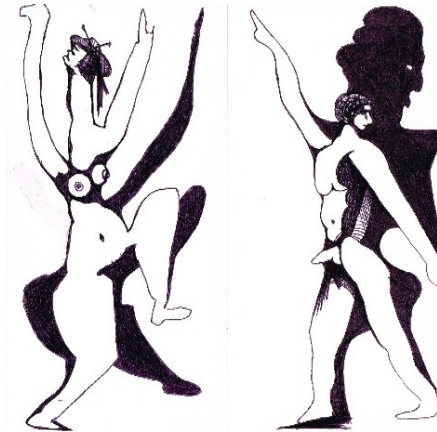
Enfin, 8 ans après ma première excursion tahitienne (en octobre 2001, les sensations ressenties à l'aéroport de Los Angeles sont plus que particulières), il m'est donné l'opportunité d'en vivre une seconde. Je retourne au musée de Tahiti et des îles. Connaissant déjà l'endroit, je m'impose une contrainte arbitraire : écrire un poème par jour. Sans préméditation de forme ni de contenu, je retrouve, dans un style nouveau mais avec plus de vigueur cette fois-ci, un peu de l'esprit qui avait dicté mes premières découvertes en la matière... Avec, en prime, ce quelque chose de l'exubérance à la fois sereine et somptueuse que l'on peut penser héritée des atmosphères d'un Paul Gauguin.

LES NOUVEAUX POÈMES

Par ce titre qui pourrait paraître neutre est indiquée en réalité ma volonté de reprendre, voire poursuivre dans l'esprit les thèmes initiaux de ma poésie. Ils forment en effet une consistance que j'avais pu apprivoiser au fil des années et sont réapparus tel un prolongement de ce qui fut déjà écrit, à peine teintés des rayons d'une lumière nouvelle. Mais ne nous y trompons pas : il s'agissait bien là d'entamer en profondeur une ère nouvelle de ma poésie, de lui réinsuffler de la vie, sans pour autant vouloir créer une césure qui n'aurait su se justifier, mon identité poétique et humaine restant inchangée.

Durant cette période transitoire, l'élément prédominant sera mon souci de synthèse. Les reprises et les réagencements se multiplieront, puis s'opéreront en profondeur (poèmes N° 673, 690, 693, 695). Sur ce plan, je mesure l'énorme avantage que je possède de vivre à une époque de haute technologie, ainsi que tout ce que je dois à l'ère de l'ordinateur. D'abord par la facilité offerte à reprendre, refonder, reforcer, corriger puis se repentir à nouveau et en direct sur la page virtuelle de l'ordinateur : quelle supériorité par rapport à ces génies qu'ont été, pour ne citer

qu'eux, Mozart, Vinci ou Rimbaud, eux qui furent contraints de tout finaliser à la main ! Et puis - je peux l'avouer sans fausse honte puisque cela n'est un secret pour personne - j'appartiens à cette génération dont l'orthographe a été sacrifiée, et cela m'est aujourd'hui encore un véritable calvaire que d'établir la justesse de mes textes : moi dont le style se nourrit volontiers de la profusion et de la chatoyance des mots, tout comme d'une certaine complexité syntaxique. Ces *Nouveaux poèmes* sont subdivisés en deux sous-sections évoquées ci-dessous.



Couple de danseurs n° 2, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, 1998

I/ AMOUR SOCIAL

Scènes de vie

Réapparaît d'abord la recherche de l'entité extérieure, c'est-à-dire d'autrui. Cette expression du sentiment de l'autre reste souvent intériorisée, car je m'identifie toujours aux situations que je dépeins, qu'elles soient vécues ou non. Une

101 poèmes (sélection)

manière d'être qui me paraît plus convaincante, en somme, puisque le ressenti est appelé ainsi à vibrer de l'intérieur. Il ne faut cependant pas trop prendre à la lettre les mots d'un poète, car sous sa plume, les modes et les songes se mélangent volontiers (ce qui est le propre, me semble-t-il, du sentiment de création poétique, dont le but est de nourrir avant tout des ambiances suggérées).

J'évoque ainsi ce qui me touche au plus profond de l'être, avec parfois des allures de notes d'un journal personnel, mais toujours sous une forme qui se veut résolument transmissible. Là encore, la justification finale reste la forme qui se donne à voir pour telle - le poème dans sa structure - et qui permet, paradoxalement, d'atteindre à l'universalité. Mes voyages réels ou fictifs sont décrits comme des rencontres. Mais tout autant sont source d'inventions langagières ces hardiesses que j'affectionne, et que l'on m'a cependant tant de fois reprochées. Pourtant, je continue de les revendiquer comme telles, car elles sont devenues, en marge de mon phrasé si particulier et de ma manière spécifique de manier les images, inhérentes à mon style (poèmes n° 323, 657, 669, 674, 681, 693, 695, 703, 752, 753, 784, 789, 905, 937, 955).

La sans sonnet d'amour

Durant ces phases d'écriture et de vie conjuguées, le mot « amour » s'impose peu à peu comme un leitmotiv véritablement martelé, telle une toile de fond sur laquelle les mots, utilisés comme des ornements, s'appliquent. Cela est devenu un sujet en soi, lequel possède ses exigences propres - et ses pièges parfois - : il mérite pour cela respect et attention. Je garde aussi présent à l'esprit cet enseignement à distance que nous a confié Victor Hugo, lui dont les derniers mots écrits sont « Aimer, c'est agir. » Je retrouve ainsi le goût des poèmes charpentés. Mais, dans le même temps, se fortifie chaque fois un peu plus mon sens du texte à la tonalité intimiste : toujours cette volonté de mêler et de

réunir les extrêmes en un unique creuset (poèmes n° 659, 672, 673, 685, 690, 748, 797, 833, 873, 874).

II/ MORT

En guise d'amorce de cette nouvelle ère, se concrétisera une reformulation cohérente autour du thème de la mort, telle qu'annoncée plus haut. Et cela selon deux axes : la reprise et l'intégration de textes précurseurs, écrits depuis mon plus jeune âge, tout d'abord - ce qui donna lieu au recueil qui, finalement et après moult tentatives, s'intitulera, très prosaïquement, Mort (poèmes n° 689, 252, 790, 794, 867, 1002). Le deuxième axe décrit une expérience d'une toute autre nature.

À celle qui fut un peu comme une mère

Ce nouvel axe se concrétisera par un recueil qui sonne comme un hommage à Lyslène Auberson. Anne-Marie - disparue quelques années auparavant - et Lyslène Auberson étaient deux sœurs vaudoises qui, anciennes connaissances d'apprentissage de mon père, nous accueillirent dès notre plus jeune enfance dans leurs résidences successives de Nyon, puis m'hébergèrent régulièrement durant mes séjours archéologiques à Martigny. Une complicité de quarante années et une certaine communauté d'esprit s'installèrent durant cette longue période de fréquentation régulière. Je retins d'elles l'amitié âpre et parfois rude (ma présence à leurs côtés était soumise à l'acceptation d'un règlement de vie commune) que leurs avaient inculquées leur propre éducation et la pratique régulière d'un protestantisme humain, mais sans fioriture. Ainsi que ce rapport authentique avec la nature et leur environnement immédiat, lequel ne rompait en aucune manière avec ce qu'elles avaient connu dans leur jeunesse (poèmes n° 894, 897, 907, 920, 1057, 1015). La perte de cette relation a forcément été vécue par moi comme une sorte de chamboulement intérieur.



Lyslène Auberson près d'Yvoire, sur les bords du lac Léman
© auteur inconnu, 2000

LES NOUVEAUX NOUVEAUX POÈMES

Vers

Je décidais bientôt de prolonger ces tentatives. Les deux expériences précédentes eurent chacune leur développement particulier. Le premier déboucha sur les retrouvailles avec une écriture sobre, et qui se veut par ailleurs épurée, mais dans laquelle la concision n'élude pas une recherche toujours plus approfondie d'une certaine technicité du langage. Le terme de retrouvailles convient parfaitement bien, me semble-t-il, à ce moment poétique puisque, dans la continuité des *Nouveaux poèmes*, j'utiliserai de nouveau le vivier des textes mis un temps de côté (et que pour cette raison j'appelais les *Reliques*) et

tenterai d'en exploiter le potentiel, selon des axes réorientés (poème 971).

Dieu

Suite à un nouveau départ de l'Atelier régional de conservation-Nucléart - sur lequel il n'est pas lieu de revenir ici -, j'ai pu penser un moment que cette situation non prévue pourrait être préjudiciable à mon activité d'écriture. Finalement - et plus rapidement que je ne l'aurais imaginé -, ce fut l'inverse qui se produisit. Mais pour cela, il me fallut d'abord franchir une étape vis-à-vis de moi-même ; et je la franchissais allègrement en entamant une introspection de l'idée de Dieu telle qu'il me semblait que je pouvais la porter en moi - puisque cette idée a, quoiqu'on pourrait en penser, quelque chose à voir avec l'idée même de langage -. Cette étape fut nécessaire à la fois pour mon évolution personnelle, comme pour celle de mon travail, même si un tel thème paraît, dans le contexte actuel de notre société, en soi particulièrement ardu et difficilement communicable. Pourtant, et à ma grande surprise, ces textes surent toucher plus d'un de mes lecteurs privilégiés et j'entrepris, suite à leur création, avec la plasticienne Brigitte Vio, de concevoir, autour de ce thème intense, une exposition commune, qui fut sur le point de se concrétiser (poèmes n° 1034, 1036, 1048).

J'étais donc prêt à reprendre en profondeur les fondements de ces thématiques fondatrices et à les prolonger. En à peine cinq années, j'ai ainsi abordé plus de 300 nouveaux textes : c'est dire que j'ai, durant cette période resserrée, plus que doublé le rythme de ma production antérieure. Ce travail acharné a donné naissance à de nouvelles sections nommées successivement *Éclats transitoires I et II*, *Chronos*, *Ballades*, puis enfin *La vie testamentaire* (recueil qui est toujours en cours de rédaction à ce jour) (poèmes n° 696, 704, 977, 1033, 1046, 1043, 1302). Le tout en prenant le temps de compléter régulièrement les recueils plus anciens - par exemple en évoquant le peintre abstrait Jacques De Féline, pour lequel j'avais organisé en 2007 une rétrospective au Musée grenoblois des Sciences

101 poèmes (sélection)

médicales, ainsi que sa veuve, devenue par la suite une amie, la poétesse Bernadette de Féline -.

Traductions

De cette époque date aussi la systématisation de mon travail de traduction. D'abord et toujours fidèle à mon idée de continuité, je renouais avec le Bob Dylan de mes origines : celui dont j'avais entrepris les premières traductions de chansons dès la fin des années 1990, avec l'aide d'Elizabeth Brooks, ma marraine. Cette entreprise conséquente - son œuvre intégrale comporte plus de 600 interprétations - est aujourd'hui en attente de finalisation. Compte tenu de l'ampleur du travail, cette entreprise pourrait prendre encore quelques années, d'autant qu'en 2008 est ressorti, toujours chez Fayard, une compilation bilingue entièrement remise à jour de ses textes - mais cette traduction a négligé, selon moi, la dimension proprement littéraire de la démarche du chanteur -. Ceci rend cependant moins urgent l'achèvement de mon propre travail.

Mais surtout, j'entamais une reformulation intégrale des *Cent sonnets d'amour* de Pablo Neruda (anciennement traduits en français sous le titre, qui me semblait alors ambigu, de *La centaine d'amour*, Gallimard Poésie, 1972). Là encore, le but était d'aborder une appréhension beaucoup plus affirmée des structures poétiques initiales. Cette entreprise s'est achevée récemment, atteignant une forme qui me satisfait pleinement, ayant rencontré quelques échos chaleureux, notamment du ténor, chef d'orchestre, compositeur et essayiste helvète Patrick Crispini, ainsi que de mes amis Lydia et Philippe Velay - ce dernier étant l'ancien conservateur de la section d'archéologie du Musée Carnavalet à Paris -.

Orientations récentes

Enfin, j'ai réalisé récemment une nouvelle phase de correction, que j'espère cette fois-ci ultime, de l'ensemble de ma production, avec la refonte systématique de la totalité de la ponctuation de mes poèmes - parti pris risqué s'il en est, mais qui

101 poèmes (sélection)

me semblait nécessaire -. En effet, sa structure initiale était l'héritière d'une écriture classique à l'emprise lourde, car se développant sur les bases d'une phraséologie extensive. Cette manière de procéder appartient manifestement à la prose - ce qui m'est apparu contraire, finalement, aux principes et orientations de la poésie contemporaine -. J'ai donc réussi à la faire évoluer en deux temps distincts vers une conception plus dense et plus conforme à l'idée moderne d'un lyrisme éthéré. Pour ce faire, les phrases ont été initialement scindées, afin de gagner en force et en concision - c'est-à-dire en efficacité évocatrice -. Deuxièmement il me semblait - la phrase ainsi raccourcie étant mieux cernée - qu'il était possible d'alléger considérablement le réseau très serré des virgules. L'effet sur la poétique générale s'en est trouvé globalement renforcé.

CONCLUSION PROVISOIRE

Voilà donc où en est ma production à l'heure actuelle. Comme vous avez pu le constater, son évolution n'est pas tout-à-fait le fruit du hasard, mais est bel et bien la résultante d'un parcours de vie. Parfois pesant et contraignant, ce parcours m'amène souvent à me poser la question du chemin qu'il sera susceptible de prendre pour les années à venir. Mais il me semble aussi que, plus que jamais, ce chemin poétique nécessite de faire une pause, désormais, ayant besoin de s'asseoir dans ses propres certitudes - je ne parle ici que de la partie poétique de ma production -. Et le meilleur moyen d'y parvenir ne serait-il pas, finalement, que me soit offerte l'opportunité de me libérer de tout ou partie de mes livraisons antérieures, par le biais notamment d'une édition en bonne et due forme, c'est-à-dire totale et définitive ? Mais, dans le même temps, j'ai su prendre conscience que ma démarche poétique et les concepts qu'elle véhicule ne sont pas dans l'air de notre temps. Et puis son contenu si particulier saurait-il toucher ? Qui pourrait le dire ? Je sais seulement que ce que j'ai eu le loisir de livrer jusqu'à présent l'a été en toute honnêteté de cœur - et, paradoxalement aussi,

l'on m'a quelquefois renvoyé cette image de ma sincérité comme celle d'une insigne faiblesse d'être ! -. Je crois au contraire avoir su montrer que cela peut être une force, et espère que le lecteur saura y trouver à son tour, et pour ce qui le concerne, quelque moyen de se recentrer sur ce que notre vie d'aujourd'hui, si fuyante et instable qu'elle puisse être, devrait comporter d'essentiel. Que cette manière de rétrospective (terme à nouveau emprunté à l'univers des artistes peintres) en soit la preuve tangible, elle qui sut prendre forme et corps dans ce besoin d'unité au sein de ma propre abondance et de mon foisonnement.

Xavier HIRON



L'auteur lors d'un événement familiale © Ghislaine Girard, 1987

CENT UN POÈMES*

CHOISIS
PARMI QUARANTE ANS DE POÉSIE

Xavier HIRON

* cette sélection contient la forme des textes en date de l'année 2012. Depuis, les poèmes ayant été revus et mis à jour, ils se présentent désormais sous leur version corrigée entre 2018 et 2023.

Posé là, il est de neige.
Coulent ses larmes de sables.
Brûle la lumière, les cierges
D'une mère admirable.

Un cri seulement s'évade
Alentour. Oh oui, toi
Toi qui t'élèves en cascade
Vers de riches richesses flétries :
Sois le reflet d'un corps
Ou celui de l'oubli.

Un reflet qui osa.
Qui s'assit, s'endormit.
Triste reflet qui meurt
Et côtoie l'infini.

28- Faim du monde (14)

Des déesses, soudain, et des dieux m'apparurent.
Au levant, de pâles contrées dans la grisaille
Attirèrent ma raison jusqu'au fond des entrailles
De fleuves libertins aux passions impures.

Qu'au zénith, enfin, tu t'enflames, mon âme.
Que tu épouses la lumière et tous ses rayons.
Car rien n'est plus sublime dans l'air, ni plus subtil
Que le son de nos rêves hurlant comme une lame.

Paysages, chantez vos ténèbres levées !
Cette image souvent à mon cœur se révèle
Quand Noé délivra ses mille colombes belles.

Qu'au réveil s'embrument les chants, les danses gaies.
Qu'ils s'embrasent les jours, que voyage le temps
Pour nier ta puissance, ô poète dormant !

29- Le songe poétique (14)

La cadence des chaînes par l'entremise du temps :
Bruits infernaux. Te souviens-tu, amie
Des arbres sur la route, pâles et effrayés ?
Des lampadaires râlaient sous de maigres lumières.

Tout était raide et blanc - tout est cassant l'hiver -
Et les branches marquaient au ciel leur port brisé.
Toutes droites et grises, des routes se raidirent
Vers des collines où des croix prirent racines.

Puis un ruban aux noirs reflets se plia, perdu
Derrière un paysage. T'en souviens-tu, amie ?
Nous regardions alors, sans force ni puissance
Par la fenêtre d'ombre et de rouages.

La mécanique des engrenages s'usait.
Elle s'épuisait lentement dans l'air épais.
Dis-moi, étoile, note figée, déchirure du ciel
Quelle heure est-il en France, à Paris ou ailleurs ?

Neuf heures, dix heures peut-être ? Plus loin, minuit ?
Mais ici, rien. Car tu es repartie
Réchauffer de tes pas la longue route blanche
Me laissant seul auprès d'un feu tremblant.

31- La cadence des chaînes (20)

J'admiraï ces marins partis sur des radeaux
À la rencontre du monde. Aux cauchemars violents

Au-dessus des marées aux houles maléfiques
Je me suis vu pendu - ces mats imaginaires -.

Et je criais, alors, écartelé au faite des navires.
L'œil inquiet sous l'orage, guettant au creux fragile
Une île émerveillée. Je débarquais ainsi
Moussaillon solitaire ou marin résigné.

Mais très antique citoyen qui se voyait déjà
Engagé sur la voie d'authentiques naufrages
De noires rêveries... Ainsi, je suis parti.
Heureux, pourtant, sans carte ni outil :

Pour souffrir et m'offrir toujours.
Je me vois maintenant sous l'égide d'un dieu
Englouti mais vainqueur, et un glaive à la main.
Sa douce voix me dit : « Signons l'acte d'alliance. »

37- Tentation de l'alliance (16)

Poésie :
Sécrétion du cœur, instrument de la parole
Tu es la sève première, l'esprit de l'arbre.

Poésie :
Tu es rigide et savante comme la pierre.
Violente et cruelle en ta stérile offrande.
Poète, je te vis, mais je crains cet amour.

Pourtant, je bois le thé quotidien, enivrant et subtil
Que l'appel des montagnes et des bois odore.
Et là, je goûte la lumière, sur le ciel, sur la terre
Que mes yeux distillent à travers le jour.

Poésie :
Sécrétion du cœur, instrument de la parole
Tu es la sève première, l'esprit de l'arbre.

Poésie :

Tu es rigide et savante comme la pierre.
Violente et cruelle en ta stérile offrande.
Poète, je te vis, et j'aime cet amour !

43- Poésie (18)

Que cherchent-ils ? Que cherchent-ils vraiment
Avec leurs bras tendus et leurs pas égarés ?
De leurs voix si brûlantes, sous un jour étranglé ?
Près des pistes si longues, que cherchent-ils vraiment ?

Je vois leurs fins visages, leurs sourires défaits.
Ces longs regards furtifs et sans force pourtant.
Et leurs corps agressés sous des pluies fatiguées.
Leurs pas incontrôlables qui s'épuisent souvent
Aux chemins de traverse : que cherchent-ils, vraiment ?

Ces corps couverts de cris sous des draps de poussière.
Sous des rouges lavés dans la faible lumière...
Ces êtres longs, livides, sous les assauts du vent
Avec leurs pieds tordus, leurs mains déchiquetées :
Que cherchent-ils ? Que cherchent-ils vraiment ?

Car je sais de leurs peurs, je connais leur effroi
De ne trouver que sable, que soleil, que surôit
Que mers assassinées. Leurs présences toujours
Aux jours réitérés, mêlées de bruits vermeils.
Et leurs fausses collines : ronflements languissants
D'une ville oubliée, proscrite de l'Histoire...

Ainsi, je connais leurs voyages. Je connais
Cet exode incessant vers des contrées lointaines.
Je connais ce pays où les journées reviennent.
Et sur lesquelles les nuits et de hauts feux maudits
Dorment en cycles réguliers. Que cherchent-ils vraiment ?

Je la connais aussi : c'est une marche affreuse.
Toutes ces mers pénibles, ces grèves désertées
Où rien ne naît que la désolation... Cela aussi, je le connais.

Loin de l'herbe des prés, que cherchent-ils vraiment ?

48- Exode sur le sable (29)

J'aurais dû discerner sur ton visage inquiet
Les murs qui m'ont guidé. Voir sur tes lèvres effilées
Le plissement pensif par la toile imprimé.
Et tes cheveux, aussi, froissés et libertins
Comme les vibrations des Derniers vers.
J'aurais pu m'immiscer de mon pas qui hésite
Par la brèche éclatante, la chaleur d'un quatrain.

Mais je n'ai su percer ton rire franc
Ni ta fontaine frémissante. Ni ne me suis approché
Patiemment d'Hortense, cette énigme aux bras nus.

Car j'ai osé courir sur mon seul arc-en-ciel
Pauvre et lointain. Et mes couleurs délavées
N'avaient pas la fraîcheur des clochettes des prés.
Ce soir, il est tard, mais ma Saison n'expire pas encore.

Demain, je m'assiérai dans l'herbe qui verdit
Sous l'arbre silencieux. Je poserai ma main
En tremblant sur une pierre chaude : celle de la mémoire.
Puis je lirai là-bas du bleu, de la douceur
Et toute la fraîcheur des étoiles sonores.

Sur mon visage d'homme s'affichera
Ce sourire donné aux confidences lointaines.
Et son faisceau ainsi brisera
La ligne franche d'un regard : l'hiver en moi cristallisé.

Quel tourbillon de rêves alors se lèvera
Et sur quel paysage ? Quelle course effrénée

Sous l'eau des voiles transparentes m'apaisera ?
Pourquoi cette route sans retour
Qui dresse sa longue table blanche pour tant de festins ?
Pourquoi tant d'invités qu'un chapiteau relance ?
Pourquoi une route en forme de croix ?

57- Lire son destin (30)

Nasca, immobilité vécue :
Hantise de la terre au repos
Suspendue dans le temps.
Cette angoisse au travail
Prolongée chaque siècle.

Nasca, immobilité du vent.
De la pluie et de la lumière.
Nasca, projeté par instants
En chaque point de ce globe
Dans tous les cerveaux.

Le temps, cycle divin.
Ou cercle malin des constellations
Tombées peu à peu sur la terre.
Le temps joue sa valse précise
Dans les calendriers humains.

Le temps, cet impassible artifice
Impose son effarement sur chaque lèvres
Dès lors qu'il rejoint en chaque minute
Le perpétuel absolu : cet élan irréel
Soudoyé dès le premier hiver
Par un peuple tremblant.

Offert à notre petitesse de vivant
À cet instant informulable
Tu me fais rire - hum, tu me fais bien rire ! -
Et je ris cette bêtise dans mon patient silence.
À notre échelle d'araignée, tu ne crains rien.

Mais c'est ton étendue glacée
Que tes bras diffusent, par devant, par derrière
Vers tous les rayons
Qui lance cet effroi sur nos corps d'héritiers de Nasca.
Car tu sais que le temps de demain
Est plus long que le temps d'hier.

Car pour nous, dans la pampa
Il est une dame, gardienne du temps.

61- À Maria de Nasca (34)

Haute mort. Haute mort de ce peuple.
Mort des enfants de la terre. Oh, de toute terre !
Mort des peuples d'affamés, orphelins de la boue.
Ils adorent encore une rose épineuse.

Haute mort. Haute mort des troupeaux.
Mort du bétail, ce carton égrené sur la plaine.
Oh, sur toutes les plaines de fusion ! Mort des herbes.
Las : ils dansent encore la saison des semailles.

Haute mort. Haute mort de la vigne.
Mort des nuits de fêtes. Oh, de toutes noces !
Mort des festins offerts à toute engeance émerveillée.
Ils allument encore de ces grands feux d'encens.

Haute mort. Haute mort de la plume.
Des écrits séculaires : enclos pour fables oubliées.
Oh, toutes les fables des pays familiers !
Ils enterrent encore les livres enchanteurs.

Basse mort. Basse mort de ce peuple.
Mort des enfants de la terre. Oh, de toute terre !
Mort des peuples de ventrus, orphelins des vergers.
Ils adorent encore le lys et le muguet.

Basse mort. Basse mort des troupeaux.
Mort du bétail ; de la laine jaunie sur la plaine.
Oh, sur toutes les plaines appauvries où l'on a fait ripaille !
Et ils dansent encore les saisons d'épousailles.

Basse mort. Basse mort de la vigne.
Morts des nuits de fêtes. Oh, de toutes les fêtes !
Mort de ce vin goûté au soir des clairs de lunes.
Ils allument encore de grands feux de chiffons.

Basse mort. Basse mort de la plume.
Des écrits séculaires : enclos pour fables oubliées.
Oh, leur préférera-t-on ces parodies criardes ?
Ils déterrent déjà de bien pesantes phrases.

Haute mort. Basse mort. Mort des peuples.
De la terre, des troupeaux, des vignes, des semailles.
Mort des plumes et des fables, des fêtes d'épousailles.
Mais vie : vie du poète et de l'amour bercé !

68- Litanie pour un peuple (36)

La mort a posé ses trois boules d'orage.
Elle a roulé ses bruits sur la roche stérile
Et la faune et la flore ont paru se terrer.

Les vigies criaient haut au-dessus des demeures.
Les hommes ont posé leurs lances, leurs glaives d'or.
Et nus, ils dansaient, descendant vers la plaine
Où couraient les clameurs languissantes de l'eau.

Sur la rive les femmes, tels de grands chœurs, chantaient.
Leurs douces voix de cygnes dans le soir ont pleuré
Ainsi que des lueurs de flambeaux allumés.
Son visage un peu raide, grandi par le repos

Mais son corps alourdi par sa cuirasse sombre :
C'était du plomb ardent. La barque funéraire
En son centre captait tout le grand jour blafard
En pesant sur chaque œil et le froid horizon.

Puis vinrent les trois frères : le prêtre au grand collier
De jade. Le général, marchant sur des peaux étoilées :
Un casque sous le bras, agitant son plumet.
Puis l'aîné, le consul, tout habit qui flottait.

Car ceux-là étaient graves quand le fleuve glissait.
Bientôt, la barque prit ce courant qui allait
Et l'on ne donna plus qu'un regard au noyé.
Le bruit des bouches vides sur la roche roulait.

Et la mort a repris ses trois boules d'orage.
Lorsqu'elle eut libéré le son de nos dérives
Et la faune et la flore ont paru s'éveiller.

78- Cérémonie (26)

Peut-être existe-t-il une ville princière
Perdue au-delà des prisons de nuages ?
Ou d'autres lieux paisibles qui couleraient
Tranquilles sous un soleil laqué ? Une ville
Purifiée par une onde enfantine et touchante ?

De ces plaines ouvertes et peuplées de figures ?
De ces formes soumises aux vœux d'une nature ?
Des vallons simplement inclinés sous nos pieds ?
De ces rochers timides, lancés à l'assaut des nuées
À jamais libres : ô roches fissurées d'amour !

Et des pluies encore ? De longues pluies versées
D'un immense creuset d'où s'arrose l'albâtre ?
Une fraîche demeure pour nos deux corps discrets ?

Peut-être existes-tu, ô ville sans rempart
Et sans porte à cerner ? Sans atmosphère sèche
Comme un lieu immuable où l'on voudrait rester ?

82- Une ville princière (16)

Je n'aurai pas connu le repos de ta présence.
Ton sourire apaisant qui berce le jour
Fait oublier la nuit, ses couleurs tourmentées.
Je n'aurai pas connu cette simplicité
Sous le vent de l'autan. Ni ta force ni ta tranquillité
Contre le monde, contre l'errance.

Je n'aurai pas connu la puissance de tes bras.
Cette docilité sur mon âme calmée.
Ton regard qui s'enfuit sous l'ombre immodérée.

Mais je ne garderai que le reproche de tes yeux.
Oui, je ne garderai que ton refus de nymphe.

Je n'aurai pas connu le souffle de ton corps.
Ni celui de ta voix collée à mon oreille.
Je n'aurai pas connu, accrochée à tes doigts
La douceur de la fièvre. Ni mon être aux abois
Que flanquaient autrefois les veilles maternelles.

Je n'aurai pas connu ta protection gentille
Contre mes souffrances et dans mes joies :
Celles qui t'illuminent, celles qui me foudroient.
Et je ne serai pas - l'illusion qui délivre ! -
Redevenu l'enfant que j'avais tant aimé...
Redevenu enfant après avoir été.

Car je ne garderai que le reproche de tes yeux.
Oui, je ne garderai que ton refus de nymphe.

101- Je n'aurai pas connu (24)

Il y a l'ennui rose brodé sur les coussins
Et dans la chambre mauve au silence d'airain.
Et la joie amoureuse devant l'assiette vide
Que le sourire avive ou que ton amour feint.

Il y a la rue sale comme une plaie béante
Ouvrant son large sexe et ses jambes charmantes.
Au plus bas de Paris, sous sa toison fournie
Se dresse de frissons la noire Saint-Denis.

Il y a ce corps bleu à peine carminé
Sévèrement durci et la tête effarée.
Sur le béton armé dentelé par les balles
Vocifèrent les voix, les perles de la peur.

Les boucheries d'incendie et les blêmes lueurs
Des visages dégrafés sur notre sang pâle.
« Mais que me chantes-tu ta chanson immobile ? »
Te récris-tu, au fond, prêt à verser ta bile.

« Que vaille donc le temps à tout passer au crible ?
Chaque pamphlet aigri a cette odeur saline.
L'espoir est salvateur, l'inconscience terrible.
Va donc, referme vite, ton œuvre est anodine. »

116- Le pamphlet (20)

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour, vous êtes cause.

Deux larges yeux, profonds et bleus
Déjà vont naître au ciel heureux
Bordés de longs cils noirs. Et blondes

Vos paupières jaunies, duvets précieux
Ici respirent l'air mieux qu'une onde.

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour, vous êtes cause.

Vos bouches crient tant et tant
Puisqu'elles ont tant faim d'air.
Faim des amours qu'on mâche
Pour tomber au tréfonds de vos corps
Où vos poumons soufflent et râlent.

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour, vous êtes cause.

Quant aux membres, ils sont quatre.
Ils agitent des pieds, des poings recroquevillés.
Qu'ils ne se tendent par encore - non -
Vers l'objet désiré. Qu'ils remuent
Et attendent d'amoureuses fessées.

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour, vous êtes cause.

Car pour nourrir vos têtes blondes
Et pour survivre au triste monde
Vos petits êtres, combien fragile caoutchouc
Ne savent rien, savante nudité
Rien qu'éveiller des jours insoupçonnés.

Petites choses aux crânes mauves
D'un grand amour, vous êtes cause.

141- Petites choses (30)

Collectionneur de visages, suiveur de silhouettes
Rêvant ainsi, au soir, sous des allées couvertes

Quand l'air sous les tilleuls se joue de tant d'hélices
Des délices d'une marche, de l'abandon des pas.

Aux plis d'une tunique, au rouge d'une veste
Des fichus, d'un panier mon oeil guette
Au cœur des mouvements la tache ou la pensée qui
Sur la peau de l'orange fera frémir la bouche.

Que s'agite une mèche, que brille l'éclat châtain
Mon pas ensorcelé s'agrippe à ces présages
Que je suis, éperdu, sur les rouleaux d'un inutile océan.

Et je vogue, je vogue, flottant vers l'infini.
Nourri de roulements innombrables, incessants
Happé comme un pantin par le rire des filles.

Ruines de pleine terre au matin des nuits d'errance
Que reste-t-il du doux voyage à l'ombre des jardins
Quand l'eau trouble se dissipe et relâche l'emprise ?
La stature des amants, aperçue, devinée, savamment attendue
Qui s'effrite en gravats, déchirant le corps des pierres.

143- Collectionneur de visages (19)

Dépose un papillon
Sur ton visage de cire
Et teins de ses écailles
Le clair de tes yeux.

Que s'accomplisse sur ta peau
Rose de chair polie
Une union plus prospère
Que mes rêves transis.
L'envol d'une couleur
Pour l'arrêt éternel d'un trait.

Je fixerai l'image
De ce visage de sœur, alors

Sans tuer la vigueur
D'un perpétuel amour.

Mais tu n'es pas sincère
Sur le luisant du livre.
Tu n'es qu'une mille épingle
Piquée de mille teintes
Projetées sur ma peau.

145- Dépose un papillon (19)

Femmes. Femmes nues, femmes tièdes
Au fourneau malhabile d'une cheminée vide.
Les aplats transpercés, les quelques lignes froides.
Et les peaux très secrètes, sévèrement blanchies
Près des mains se tendant, fragiles
Vers la caresse pleine.

Femmes. Femmes nues, femmes blêmes.
Deux trois gestes craintifs : votre danse première
Pour remplir une pièce. La marquer
La gagner, puis conquérir l'espace.
Mais femmes larvées d'inquiétudes
Et folles dans votre charme fulguré de regards...

Femmes. Femmes nues, femmes tièdes
À l'innocence fertile : que rien ne vous dérange.
Ni feu absent, ni l'orange ébloui où se cache, tangible
Le visage insolent presque voilé de noir.

147- Pour « Le chat discret », huile sur toile
Henry Le Chénier, 1982-83 (16) **publié**

La jupe noire s'entrebâille, impatiente, tranquille
Sur le fruit de nos corps que le temps immobile

Veut asseoir en nos peurs. Elle frissonne, s'émerveille
Pleine de soleils mûrs, de sang vert et bleui.
Mais souillée d'ombre et de bruits implacables
Sous la chambre trop lourde, déjà abandonnée...

Et le geste hésitant ranime sa vigueur.
La fureur et les plis, la confusion de l'être
S'entremêlent d'efforts. Puis tout nous fait silence
Par derrière le spectacle. La jupe noire se referme.
Ses formes se capitonnent. Elle ne nous quittera plus.

154- Pour « La jupe noire », huile sur toile
Henry Le Chénier, 1983 (11) **publié**

Sa peau est un drap blanc.
Sa bouche est sans contour.
Sa dent lance un éclat
Indistincte lueur.
Sa mouvance s'affole
Dans ma tête obscurcie.

Mais
Lorsque je clos mes yeux
Pour la voir dans ma nuit
Elle garde son visage
Scellé comme une tombe.

Sa présence fanée
Pèse du poids d'un mort
Allumant le halo
Au jardin des silences.
Elle est princesse, elle est matière
Elle est sereine, elle est lumière.

Mais
Lorsque je clos mes yeux
Pour la voir dans ma nuit

Elle garde son visage
Scellé comme une tombe.

157- Chanson triste (22)

C'est une Ève. Ses cheveux ondulés
Sont un rêve. Qu'il m'est doux de porter
Ce Vermeer ou ce Botticelli.
Cette mer m'éloigne l'Italie.

C'est un ange. Fugace c'est un ange
Qui dérange ma paix et qui me mange
Bien tranquille, le si peu de raison
Qui m'habille quand je porte son nom.

Et si frêle ça veut s'amouracher.
La tonnelle lève son bouclier :
Une brève, bien trop brève entrevue !

C'est une Ève. C'est un ange et c'est frêle.
Et si belle, car je la peindrai nue.
Sous ses pieds ne manque qu'une prèle.

158- Le peintre et son modèle
- ou À une Vénus classique (14)

Il passe un vent sacré de beauté sur la terre.
Un chat se prélassait au creux de la rizière.
Un tout petit vent frais, charnel, aimant, discret
S'allumait.
Il passe un vent sacré de beauté sur la terre.

Un chat se prélassait au creux de la rizière
Mouillant de regards bleus ses yeux papillonnaires.

Un tout petit vent frais, charnel, aimant, discret
S'allumait.
Il passe un vent sacré de beauté sur la terre.

J'étais là, un tapis apeuré et sanglant.
J'étais contrairement aux chiens mort et vivant
Alors
Qu'un chat se prélassait au creux de la rizière.

J'étais le dos au ciel, j'étais flanc contre flanc.
J'étais très acharné, jouissant profondément
Alors
Qu'un chat se prélassait au creux de la rizière.

Un vent sacré passa de beauté sur la terre.
Et la nuit vint pareille qui suit les sanguinaires.
Un vent sacré passa de beauté sur la terre.

159- Un vent sacré passa (21)

De tous les recoins d'elle
Celui que je préfère
Est ce reflet de l'âme
Qui perce par ses yeux.

Le regard assassine
- rien n'est plus à prouver -
Tous les cœurs un peu faibles.

Le mien est un caillou
Une pierre plombée
Qui pèse ses idées.

Mais elle, toute l'âme est dehors.
Et par ses yeux qui percent
Tous les morceaux d'une âme
Qu'on ne peut retenir

M'inclinent - on le doit sans regret -
Vers tous les recoins d'elle.

161- Recoins d'elle (16)

Toi.
Toi, si tu construisais ma dernière demeure.
Si tu la garnissais de planètes en pleurs.
Et pour l'éternité, si tu devais faner :
Mon dieu, quelle importance ? Nous avoir tout donné.

Moi.
Moi, si je t'inventais une fête galante.
Si tu venais à moi, toi ma nouvelle amante.
Et pour l'éternité, si je devais faner :
Mon dieu, quelle importance si tu m'as tout donné ?

Mais.
Si toi tu t'écorchais les yeux dans ta souffrance.
Si tu m'assassinais, moi en pleine démente.
Et pour l'éternité, si nous devons faner :
Mon dieu, quelle importance ? Tu n'aurais rien gagné.

163- À une amante (15)

François de Montcorbier, François Villon ou Marthe :
Eux tous en un seul être, en plusieurs pourchassé.
Dès l'an cinquante-six sur la table les cartes
Ont voulu ton présent dissocié du passé.

François était tout au long de ses peines
Les errements fêtards fécondés de tourments
Qui pour son âme crue se voulant très sereine
Sans faute avaient écrit de nombreux Testaments.

Des prêtres et abbés dressaient le tribunal
Excitaient les rancœurs, la justice banale.
François était contre les prophéties.
François était aussi contre la femme lâche

Qui reprit ses atours et le temps qui trop gâche
A porté en plein jour ses tristes facéties.
Bien dépité de tout, la plume t'a conquis
Et forgé à grand' peine un misérable acquis.

L'infaillible conteur, le receleur de mots
Le narrateur fiévreux dont voici les émaux !
Vergogne, aigreur et fougue et tant d'ardeur écrite :
Insurrection farouche en butte aux âmes vides.

Lamentable théâtre se peuplant de rides :
Les lais écrits par toi contre les trop vieux rites
Orgueilleux et stupides dont les forces s'abîment
Ne voudront pas mourir, même couvert d'un crime.

215- À François Villon (24)

Tes vénitiennes éthérées
Tes carnavalesques épées
Portent les coups fourrés
De tes liesses éphémères
Ville éternelle, ville grimée.

Candeur de tes reines, romaine
Tes vierges théâtralisées.
Émois des titans courroucés
S'exaspérant de voir la terre
Ni clairement céleste
Ni pleinement urbaine.

Architectures, mers frangées
Où scrute l'œil blond des lumières.

Des doges, prélats et abbés
Veillent aux lois, juges sévères
Empreints de femmes inviolées.

Placée au centre comme un œil
Rayonnante et transfigurée
Rome réplique de bonté
Gigantesque et parachevée
Où seule Marie est nommée.

Combat de Rome et de Venise.
Combat des femmes célestines.
De l'eau, du ciel exacerbé
Viennent vos œuvres, ces traînées
De preuves, de divinités.

Dans cette course d'âpreté
Nous qui fûmes les écrasés
Nous avons souffert, mais gagné.

667- Rome VS Venise (29)

Petite, ingénue, serais-tu papillon ?
Ou libellule allumée par un faune ravi
Ayant jeté le feu sur le rêve embelli
D'un jeune créateur ?

Serais-tu comme deux larges ailes ?
Ce battement superbe et à peine apeuré ?
Ou cette grande orchestration impertinente
D'un émerveillement qui se compose en nous ?

Car tu es frêle et transparent. Baladée par Judith :
Les tours et les détours d'une imagination dorée
- la malice insensée d'un rusé chapelier -.
Mais tu déhanches le bon sens
Pour paraître vainqueur, maîtresse des jours
Bien plus reine qu'une figure de cœur.

Et quelle étrange ronde sais-tu donc inventer ?
Ménagerie savante dans un décor fugace
Plein d'espaces mouvants... Petite, bergeronnette :
Moi, tombé en ton pouvoir, devenu alchimiste
Je vois pleuvoir des hippocampes.

Petite Alice : vas donc, promène-toi
Aux bras bien amusés de tes milliers d'enfants.

216- À Alice Liddell (21)

Louise s'est couchée dans le jardin des morts.
Contre les livres liés que son doigt touche encore
Qui lui offrent le froid d'une page glacée
Elle est ce corps lassé qu'une neige poudroie.

Louise a oublié tous les enfants de Grève.
Et tous les fusillés qui ont craché leur rêve.
Toutes les femmes raides au sein ensanglanté :
Elle a bien oublié qu'elle fut plus qu'une aide.

À nos faces muettes, Louise n'a plus la force
De chanter une fête ou le languissement.
Mais son enseignement nous reste comme une âme.

Louise a délaissé ses lourdes amitiés
Qui l'ont livrée soumise aux songes du passé.
C'est à nous maintenant, c'est à nous de l'aimer.

217- À Louise Michel (14) **chanson VII**

Ainsi as-tu appris ta race et ta couleur
Sur les notes coulant l'ivoire et du malheur.

Avec tes doigts noués, tu as joué ton cœur
Et tu es devenu poète américain
Et tu es devenu poète américain.

Tu as plongé ta vie dans une ville en flammes
Aux chants assourdissants des longs trains, de leurs rames
Projetant leur éclat sur ton visage en larmes.
Dis ce que tu as vu, poète américain
Dis ce que tu as vu, poète américain.

Des taxis vernis, jaunes et le son des alarmes
Bousculent des papiers et des journaux qui charment.
Parent ou déparent le trop chaud macadam
Où se couche effaré l'œil bleu d'un vieux chinois
Où se couche effaré l'œil bleu d'un vieux chinois.

La rue sale à tes pieds sue la misère blanche
Contre l'église en bois abritant tes dimanches.
Tu y cloues des rameaux, parfois, en fines branches.
Et là chantent les noirs, il n'y a plus de blanc
Et là chantent les noirs, il n'y a plus de blanc.

Sorti de ces chants lourds, un bistro de chimères
T'agrippe et noie le jour et après quelques bières
L'alcool que tu as bu de plein verre en plein verre
Te fait monter l'hôtel où l'amour t'est vendu
Te fait monter l'hôtel où l'amour t'est vendu.

Tu soupire une heure, tu explodes de joie
Libérant ta torpeur quand tu sens sur le bois
Ta compagne repue, les odeurs d'encens froid.
Puis tu rentres des mains bercer le piano noir
Puis tu rentres des mains bercer le piano noir.

Quand la ville hurle encore sous le bruit de tes notes
Un rêve émerveillé lève une aube falote.
Sans rire et sans un mot, tu oublies dans ta hotte
Tout ce qui t'a vaincu, poète américain
Tout ce qui t'a vaincu, poète américain.

Mais t'y gagnes ta vie.
Tu y gagnes ta vie, poète américain.

220- Poète américain (37) **chanson VIII**

De longues sinuosités, poissons d'argent
Sinuaient sous le vent. Peut-être pensait-il
À un nouveau roman ? Le canon des fusils
Reluisait longuement sous l'éclat de safran.

L'attention dérivait. Était-il en mission ?
La mer fixait le ciel, soudé à l'horizon.
Telle une tôle frêle, l'armure d'un dragon
Les vagues dérivaienent comme autant de saisons.

La carlingue vibrait sous le jour, sans raison.
La vitesse parlait aux embruns, aux visions.
Dans l'air il était mis un peu plus de passion.
Les oiseaux se mêlaient aux pensées qui s'enfuient.

Plus tard il y eu là comme un jour à minuit.
Une rafale blonde fustigea sa maison.
La mer ouvrit ses draps, la gerbe de son lit.
Le roman finit là quand l'avion eut tout dit.

754- Mort de Saint-Ex (16)

Il construit des châteaux de cartes patiemment
Une à une posées sur le dos de leurs sœurs.
Il construit des châteaux, ignorant la valeur
De ces heures qu'il perd en perte et en sueur.

Le poète est celui qui ne sait pas les heures.

Mais du monde qui va et vient comme un voleur
De ces mondes énormes où tournent les danseurs
Jaillissent en multitude des pieds, des bras, des mains.
Shiva n'en eu pas plus, les toupies tournent moins.

Il en est toujours une qui, s'octroyant la lune
Il en est une encore qui, caressant la mort
Revient en un fracas ramener le désordre.

Le poète n'a plus qu'à voler en sanglots
Qu'un dieu gronde toujours d'un grand rire moqueur.

259- Le rire (14)

Je cherche un peu de gloire à jeter à la lune.
Un peu de couleur pure sur un métal relui.
La parfaite puissance : rien qu'un bout d'or, hélas
Qui ne glisserait pas vers l'eau désenchantée.

Je cherche un champ garni de pavots et de plantes
Où la tristesse pleine sentirait l'odeur fade.
Où le soufre brûlé coulerait par ma bouche.
Cette histoire serait une plainte vilaine.

L'ivraie couvre la plaine, tel un hiver galant
Étendant sous les peaux le gel, la brume et l'air.
L'arbre tremble et supporte sa vieille destinée
Et plus nue et plus forte paraîtra notre peine.

Je cherche dans les sons les trois notes nouvelles
Qui sont ni son de cloches, ni le bruit des charrettes.
Ferme, cérumen ferme nos paupières bleuies
Et à peine meurtries bougent nos lèvres grises.

Mon âme articulée voit ces vallées paisibles
Qui sont tant de contrées à l'allure adoucie.

Il est temps de s'éprendre : formes, volez en l'air
Comme à pleine volée les portes de la guerre.

Le chemin reste long, le désert est de neige.
L'étreinte au sang violet et les yeux hagards prennent
Ici la moindre place. Mon cœur est une chose
Pourpre et très agitée dans une cage blême.
Mon cœur est un œillet qu'un vent léger soulève.
Mais qui trop arrimé, tente de fuir la scène
Où l'âme est éborgnée, tout comme un porc vulgaire
Mouillant ses rêves roses de bave et de colère.

Fi de cet art cruel ! Tous nos corps sont jetés
Dans le froid sidéral, par l'immense trouée
Vers où s'engouffre et meurt, désespérante et grise
Notre vie qui se brise comme pierre éclatée.

Je ferai d'une graine éclore une onde claire
Et rêverai de gloires, las ! posthumes et belles.
Il faut croire toujours : de vaincre, il est possible
Demain mardi, peut-être, ou de sombrer jeudi !

266- Ode nouvelle (36)

Aux froids horizons noirs de ces frissons d'hiver
Lorsque s'éteint le soir, que s'éteint le rai diurne
Tel un scarabée noir, je cherche la lumière.
Du dehors, les grands arbres de nos veillées nocturnes
Chantent des requiem morcelés par les vents
Que l'on écorche à vifs aux aiguilles du ciel.

Les arbres : le sang leur monte aux feuilles
Quand l'herbe se dépouille, quand la roche s'aiguise.
L'écho se multiplie de ceux qui agonisent :
On ne devrait jamais laisser voir aux mourants
L'hiver par la fenêtre.

Ainsi, du feu sanglant s'emparent nos dépouilles
Que roulent des torrents aux eaux de couleur rouille.
Je jure que ce n'est pas là un songe vain
Que de rester au bord d'un gouffre où le chagrin
Plonge et ressort trempé du froid des désespoirs !

Donc, toi aussi, tu sais créer des artifices.
Tu connais, utilises le lot des simulacres.
Comme moi - mieux que moi - tu sais jouer de l'eau.
Tu sais tout noyer d'eau.

Mais sur ta couche d'or que nul ne peut atteindre
La taillant dans la roche ou simplement la peindre
Je ne saurai jamais planter ma dédicace.
Ces mots : « À Dame Nature, regrets éternels. »

Car tu peux bien mourir, qu'importe :
Je ne te survivrai pas.

269- Mélancolie (26)

Publié, Franche Lippée N° 2, 1993

L'obsession de la mort est celle de la vie.
Or un soleil, là-haut, s'achève comme un autre.
Un simple filet d'eau qui bruit sur le bassin
Qu'éclabousse une pluie :
L'obsession de la mort est celle de la vie.

L'obsession de la mort, voilà que tout finit.
Les joies, les peines et tous les champs d'armures.
Et puis tout ce qu'on porte tel un trésor obscur.
Ou pire, une morsure.
L'obsession de la mort : voici, tout est fini.

Il n'y a plus de bruit. L'herbe rare et déserte
Tressaille au moindre vert.

Tout est fini, c'est sûr. Pour sûr, tout est maudit
Qui se prolonge au loin, au plus fort de la nuit.
C'est un aigle qui plonge en ton cœur qu'il meurtrit.
Qu'il arrache... Puis s'enfuit.
L'obsession de la mort est celle de la vie.

Obsession de la mort : mon âme, je te maudis
Qui met dans mes draps blancs des sueurs, des orties.
Des fantômes aussi.

Obsession de la mort : fontaine de sang vive.
Grand astre incandescent qui roule vers les rives.
Qu'on aime sûrement pour que le monde vive !

270- Obsession de la mort (23)

I

Attends, ne bouge pas. Entends que viennent
Les fantômes, les monstres. Attends, ne tremble pas.
Derrière un carreau noir et des volets ardents
Ils sont là, qui s'éveillent et respirent l'air blanc.
Partout, des flancs s'animent. Partout, d'indicibles présences.
Partout, des corps dénoncent et bravent ton attente.

Attends, ne tremble pas. Entends qu'ils nichent
Sous les feuillages. Les monstres sont sous terre.
Dans les airs, les fantômes. Leurs bras forts et furieux
S'arment de feu, de sang. Les vents les font ployer
Dans la tourmente claire, comme des formes s'emmêlant.
Entends les formes vides s'emmêlant.

Je voudrais que tu aies vu, torturée, gémissante
Cette armée trébuchante. Craignant le monde, le dévorant
Elle descend des fleuves et traîne dans ses rangs
La fureur des volcans. Petits, les monstres des volcans.

Nul ne verra jamais ces visages sanglants :
Que toi, enfant, et leurs yeux si puissants.
Jamais nul, et tu les côtoieras. Jamais nul plus près que toi.
Ne tremble pas, attends : cette armée est pour toi.

Je voudrais que tu aies vu ces corps puants de fièvre.
Le métal cliquetant sur l'émail et les dents.
La poussière qui roule à leurs pieds hésitants :
Vois comme ils se bousculent
Leurs têtes aux armes se choquant !

De l'ivoire, de la corne leur rentrent dans les os
Et du métal ouvert laisse bien voir les peaux.
Je voudrais que tu aies vu la laideur de la peau.

Attends, ne tremble pas : ne t'effraye pas des ventres.
Ventres ouverts, ventres fermés, ventres cousus de fer.
Ne t'effraye pas, enfant, quand du ciel la lumière
Vient pleurer sur les cendres. Ne t'effraye pas des cendres.

Ne t'effraye pas : là-bas, parlent les chants de mort.
Ils crient des sortilèges, poussent des hurlements.
Des charniers, des carnages les rendent plus violents.
Ils frappent sans savoir, même l'enfant attend.
Ils bavent des insultes : ne t'effraye pas, entends.

II

J'aurais voulu pour toi un autre monde heureux
Et de l'or ruisselant de ta bouche, par tes yeux.
La vie qui éblouit loin des odeurs de sang
Et se levant au ciel, découvre les gisants.

Ne pleure pas, enfant : toise-les ces géants.
Car on ne rêve pas d'amour impunément.
Il faut que l'on ait vu ces monstres dégoûtants
Pour croire à nos histoires au royaume charmant.

273- Les nouveaux monstres (45)
Publié, Franche Lippée N° 2, 1993

À quel espace et à quel temps
Appartiens-tu, roi des mutants ?
À quelle escale au port charmant ?
En quelle cale gis-tu souvent ?
Quelle lumière, quel ornement ?
Et quel mystère, sous quel auvent ?

La terre même et ses amants
Viennent pleurer les océans.
Et si petite, toujours brûlant
Toujours amère, la fleur enfant.

N'existes-tu que par l'instant
D'un éphémère et vieux printemps ?
Même la terre et ses amants
Viennent fleurir les continents.

À quelle vague, roi des géants ?
À quel espoir de revenants ?
À quel devoir, très follement
Dédieras-tu tes boniments ?
Dans quel espace et sous quel temps
Salueras-tu tous tes amants ?

À quel espace et à quel temps ?
Par quel brouillard, éminemment ?
À quel espace, roi des mutants ?
Et demain passe, continûment.

278- À nos amants (24)

Heureux le roi
Qui ne possède rien.

Heureux, sans méandre nageant.
Sans écaille bruissant, le roi.
Sans étoile sanguine :
Sans hauts-fonds à défendre.

Bienheureux qui n'a rien nourri.
Ni chagrin à son œil. Ni l'hermine et
Qui veut respirer là où l'herbe est rare.
Bienheureux qui n'a rien promis.

Demain, dans deux draps déchirés
Nos longs bras décharnés
Accueilleront un souffle
Que l'on juge dernier.

Heureux ce roi :
Pour que vienne l'instant.
Et qu'à aucun moment
En son cœur des démons
Ne versent des poisons
Où tremble le regret.

279- Demain le roi (20)

Aujourd'hui que s'élève comme un pan de matière
L'orage frontalier. Aujourd'hui que la terre
En vient à croire aux rêves des vents animaliers.
Aujourd'hui que le ciel est un vrai champ d'azur
Aux lames étirées. Aujourd'hui, qui rassure ?

Pas une architecture aux formes épurées
Dans l'âpre végétal. Pas un son qui capture
Dans la joie minérale, tous nos sens éveillés.
Pas un lieu de clarté où l'on puisse habiter.

Aujourd'hui qu'illumine un grand feu étoilé
Où suivre nos tracés. Aujourd'hui que nous rime
La saccade endiablée qui rythme nos idées :
Pas un repos guerrier, pas une éternité.

Aujourd'hui, qui rassure ? Aujourd'hui, qui emmure ?
Aujourd'hui, qui mesure tout le temps écoulé ?

Aujourd'hui que s'érigent de grandes ossatures
Comme un camp fortifié. Aujourd'hui que capture
Dans la nuit la mesure de nos projets voilés.
Aujourd'hui que construit comme une symphonie
L'homme sur sa portée : demain, la liberté !

283- Architecture (20)

Bienvenue
Baisers des anges.
Bienvenue le silence.

Bienvenue, toi, la vague :
Chargée d'embruns
D'imaginaires choses.

Bienvenue, toi, fortune :
Lumière qui croit
Nous reconnaître.
Bienvenue qui console.

Bienvenue les idoles.
Les muses et les anges.
Bienvenue, ô silence.

287- Baisers des anges (13)

Le voyage, poète, est ta seule demeure.
Qu'une maison trop étroite te pèse
Et aussitôt dehors, tous les vents se libèrent.
L'immensité t'affole. C'est un authentique ouragan
Qui souffle sur ton cœur.

La tristesse des yeux se lit comme une perle.
La musique te coule tout naturellement
Dans l'ancre des sirènes. Et ton expression
Mystérieuse et froide, habille ton visage.
Tu es l'errant du peuple des tziganes.
Et leur détresse dignement t'illumine :
Nu mais fier d'une richesse convoitée.

Et tes yeux à nouveau
Ouvrent des brèches dans le silence...

Le voyage, poète, t'est un goût qui, amer
Vient éclore au palais et embellir ta langue.

Puis tu t'effiles lentement aux rides vertes des nuages.

293- Le voyage (17)

Ô château, gris berceau qui n'exhorta nulle âme
Ne berça nulle enfance. Dans tes fraîches langueurs
Des matins de jouvence, tes lierres restent vains
Et vaine l'espérance. Ton air calme et serein
Empêche l'eau légère au soir de se défaire...
Dans l'air traîne un parfum oublié d'une sphère.

Ô château, ô rivière où n'exulta nulle âme
Sans bercer tes rameaux. Et des sentences vieilles
Illuminent tes flots. Tes crépis blonds s'apaisent :
Rouge-noir des sureaux. Décadence des pierres.

Descellement qui gronde dans cet écrin sonore
Où ta lumière luit comme un chaud rayon d'or...
Ô château des remords !

Léprosités des chairs, des rides, des ergots :
Qui tentera de plaire aux arbres rigolos
Où s'accrochent les fers de la mort au galop ?
Ô château : délivrance des sarcasmes d'en haut.
Ô château, gris berceau qui n'exhorta nulle âme :
Qui berce tes défauts ?

297- Ô château (19)

Cruelle perfection, désillusion sonore
Qui sait mêler aux sons la vision des trésors
Que capturent les morts aux parfums de Centaures.
Cruelle perfection qui couronne et qui ceint
De pierres chargées d'or et nos crânes au moins
Même blanchis d'efforts.

Et toi qui vas ainsi, menant ton entreprise.
Travaillant et sapant, cognant au cœur de l'homme :
Que nous donneras-tu chaque jour en retour
De tes rigueurs et de tes exigences ?

Perfide perfection qui toujours se dérobe
À nos sens en action. Cruelle irradiation.
Vois : car tu nous laisses seuls sur une digue forte
Loin des terres brûlées et loin des multitudes.
Happés aux flots ardents d'une mer d'or, hélas
Qui au loin se défait, mourante et gémissante.

Cruelle perfection nous laisse à l'abandon.

300- Cruelle perfection (17)

Moulin blanc dans la nuit où une femme blonde
Attendrait la venue, comme un matin du monde
Des soupirs imprévus. Moulin blanc dont les jambes
Et les bras éperdus comme deux larges sondes
Balaieraient le hasard et les odeurs immondes
Des eaux enchevêtrées de vase et d'herbes longues.

Moulin sombre où parfois les gros yeux ronds des phares
Appellent la douceur du flanc cambré des pierres.
De stature ventrue, de grands lièvres rassis
Tourneraient quelquefois vers de modestes bruits
Leurs oreilles agiles. À leurs pieds frémiraient
De par les champs obscurs, du trèfle, de l'oseille
Qu'un rayon étoilé sans cesse agiterait
Par vagues courtes. Et tous les vieux conteurs
Seraient étrangement surpris de tant de charme
Et des concerts muets aux sons étranges des crécelles...

Blonde et cheveux au vent, cette femme attendrait
Qu'un dauphin, un sultan, qu'un amant des collines
Viennent boire quelque soir, près d'un moulin hanté
Pendues aux larges ailes, ses légendes tressées.

302 Moulin blanc (20)

Vêtir un homme de ce blanc
Manteau d'hermine de géant.
Et sur ses mains, poser des gants
Vieux et fripés, fourrés dedans.

Lui enrouler autour du cou
Quelques guirlandes d'amadou.
Un long et froid souffle de vent.

Et puis attendre que l'hiver
Tournant ses bottes, change l'air
En doux rayons tendres et verts.

Dans des ruisseaux, coule de l'eau
Aux clairs bouillons sur roches lisses.
Croire un instant au pur délice
D'avoir été, non sans malice
Un homme fier, franc et nouveau.

324- Vêtir un homme (15)

Mémoire vive de l'hiver
Enveloppée d'un pur cristal.
Aiguë comme un vent qui étale
Le souvenir de la lumière.

Mémoire vive et sans mystère
Réanime des secrets sourds
Dont les présences créent l'amour
Et élargissent nos frontières.

Car tout ce qui, aujourd'hui, sauve
Me ramène à l'enfance. Et tout
D'un souvenir prend la défense :
C'est du vivant qu'il prend la cause.

Mémoire vive qui libère
Et qui fait l'être qu'on expose.

325- Mémoire vive (14) **publié**

Poème blanc comme une eau vive
Quand sourd la neige sur les rives.
Poème blanc à la dérive
D'où jailliront les fleurs natives
De la langueur des longs cours d'eau.
Poème blanc comme une eau vive.

Poème vert comme les cimes
Des montagnes et des roseaux
Quand les faisans, guindés et beaux
Et nonchalants, toisent les rimes.
Poème vert en haut des cimes.

Poème jaune et rais vermeil
Comme une chose éclore et belle.
C'est profondeur, légèreté
Cette évidence de clarté.
Et des couleurs surajoutées
À des musiques font merveille !
C'est un poème blanc soleil.

328- Poème blanc (18) **publié**

C'est un printemps rêvé, ce soir.
Le chien attaché dans la cour
Elisa peigne sa poupée.
Et sous le ciel coule un bruit sourd.
Ses noms : bonheur, tranquillité.

Sous les rayons et la poussière
On voit le bois être coupé.
Le chien bailler puis s'enrouler
Alors que s'ébroue la lumière.

C'est un printemps rêvé. Et tard
On voit s'étendre et se coucher
Parmi les fleurs et les cyprès
L'ombre maligne d'Elisa.

Alors voilà, il faut rentrer.
Et sous le tendre demi jour
On voit ses yeux et son sourire
Fuir une peur et se chauffer
Au grand feu d'une cheminée.

329- Le printemps (18)

Bouvreuil, pinson, bergeronnette
Rouge-gorge et fauvette : ce sont
De chers êtres aimés. Ce sont
Des amis de clarté, de fête.
Et quand leurs piailllements renaissent
Chaleur et voix réapparaissent.

Bouvreuil, pinson à la fenêtre
Quand la lueur fauve des murs
Dans les maisons calmes pénètre.
Pourvu que leurs chants nous rassurent.
Pourvu que dans nos cœurs soient sûrs
Tous les échos d'un jeu malin
Qu'ils feront naître d'un matin.

Dans le silence, intensément
Pourvu qu'ils éloignent longtemps
Le vent violent, mes séraphins !

331- Bouvreuil (16)

Qu'il aime cet été, le vent
Amadouer la voix des femmes
Imitant malicieusement
Le son des rires et des larmes.
Et tous les longs attermoiments
Des gorges qui ont tant de charme.

Ô Dieu, qu'il aime les vergers !
Leurs cristallisations versées
Aux sèves des noirs cerisiers.

De la vie, chaque bruit hésite
Sous des mûriers sombres et frais.
Et leurs courants lents délimitent
Par leurs contours, dans l'air épais
Des océans imaginés.

332- Le vent (14)

Libre soleil, libre lumière
Libres vibrations dans les airs.
Libres comme un large estuaire
Se jette, libre, en haute mer.

Et telle une eau se déliant
L'éternel recommencement
Des peupliers contre le vent.
Des vignes, des étagements.

Suivant le retrait d'une sève
Les saisons en l'homme s'achèvent.
Là commencent les sentiments.

Et là commencent les soupirs
Les mélancolies à venir.
Mais c'est libre que l'on aspire
- cris merveilleux des jeux d'enfants ! -
À vivre, à courir ou mourir.

337- Libre (16)

Saperlipopette !
Que la vie est triste

Chantait la Louissette
Sous sa corde bistre.

Faisait galipettes
Tapait les tambours.
Brûlait les carpettes :
Belle sans atours.

Qui sonnait la ciste
Levait les tempêtes :
Rires et courbettes ?
Puis faisait la pitre ?

Qui sautait l'abîme ?
Qui tournait les vestes ?
Perpétrait le crime ?
La petite peste !

Sous ma corde bistre
Que la vie est triste
Chantait la Louissette
Saperlipopette !

700- Saperlipopette (20)

Le monde est rond comme un poème
Et la vie tourne sans pareil.
Qu'il aille ou non vers le soleil
Sa voix est rude. Elle est abeille

Qui ronchonne sous la tempête.
Renâcle, souffle, râle, peste.
Le monde est fou, telle une bête.
Le monde est rond comme un poème.

Et tout revient au centre blême :
La vie hachée qui se répète

N'a d'autre lieu que la dunette.
Le monde est rond comme un poème.

Et vogue, vogue son carême !
Sans feu, sans chaleur : requiem
Pour ceux qui vont ou se referment.
Le monde est fou : sois son poème !

742- Le monde est rond (16)

Comme il a plu, ces derniers jours !
La terre s'est mêlée d'argent.
Et l'herbe a mis une parure
Tendre, et nonchalamment
Les arbres, autour du cou
Tel un treillage de velours
Ont mis leur feuillage d'amour.

749- Comme il a plu (7)

Ce soir, nous écouterons
La voix perçante dans les branches
Hurler décembre.
Un ciel, glacé comme une couverture
Nous dévisagera.
Des ombres bicéphales
Ressembleront à des guirlandes.
Et en elles, nous saluerons
Les fêtes naissantes de l'ambre.

Tremblants, les doigts des arbres
Nous désassembleront
Froissant le gel en sarabande.
Et nous verrons

Les marques sombres de nos pas
S'étendre à l'enclos froid
Sous un rayon sobre de lune.

Un long silence descendra
En inondant la vie nocturne :
Intensément absente
Et fraîche sous la brume.

Alors, nos évasions
Nos plus larges fortunes
Nous abandonneront à nos préludes.
Et où ainsi mèneront-ils
Si ce n'est aux confins de l'hiver ?

646- Ce soir, nous écouterons (25) **publié**

Comme a passé le temps
- comme je pleure en écrivant ceci -
Où bien des femmes aux longs corps
Venaient, sirènes arrogantes, délicateuse insouciance
En un baiser mouillé, dériver sans remords
Aux plages de mon corps.

Comme a passé ce temps
Où nous mourions serrés, l'un à l'autre mêlés.
Vous, de mon écume, et moi, fouillant votre sable.
Deux à deux plaqués comme par une vague.

Ce temps-là a passé. Trop de silence m'habite, désormais.
Et plus aucune larme ne souille mes rides aux paupières.
Mais, que vivaces repassent, fraîches, les hirondelles
Et tout un ciel d'azur en serait transporté !

Car lorsqu'elles reviennent à mon front déposer
Très affectueusement leurs délicats baisers
J'écoute sans maudire, du fond d'un océan

Ces longs rugissements d'une lame
Qu'elles auraient en mon cœur réveillée.

323- La complainte du vieillard (19)

Dieu qu'à la mort tu penses : qu'elle soit noire ou blanche.
Qu'elle soit l'espérée en ton cœur délaissé.
Parée de belles joies et de béatitude
Sous tes robes vieillissantes, telle une stricte certitude.

Qu'elle soit ce pour quoi tu penses avoir donné :
Tout, et ton bonheur comme une exactitude !
Avec, pour seul retour, ton être tant heurté
Par cette indifférence où se précisent tes souffrances :
Et qui ressemble tant à tous ces coups portés
Par ce sérieux mépris qui t'a toujours blessé.

Qu'elle soit virginale, cette mort.
Ou très semblable, exactement, à cette sublime arrogance
- la merveilleuse inconscience des fous - :
Dieu qu'elle habille ta présence !

657- Dieu qu'à la mort tu penses (14)

As-tu vu le mendiant qui regardait la mer ?
Il ne mendiait rien qu'un vain bout de mystère.
Dans ses yeux la couleur était celle, amère
D'un mysticisme éteint, d'une étincelle d'air.

Mystère, ô dieu mystère
Quand tu prends un vieil homme
Sa folie sent la bière.

Mais l'aurait-on tué à coups d'indifférence
En prenant ses délires pour une vague transe ?
Il bavait des insultes contre un dieu d'ignorance.
Et ses mots faisaient rire : mais quelle déchéance !

Mystère, ô dieu mystère
Quand tu prends un vieil homme
Sa folie vogue en mer.

As-tu vu le mendiant qui prie et désespère ?
Il ne mendiait rien qu'un vain bout de mystère.
Et son âme s'envole en pensées éphémères.
As-tu vu le mendiant vagabonder en mer ?

669- As-tu vu le mendiant (18)

C'est des années passées d'ennui et de labeur.
Sous la hotte du jour, j'ai goûté la douleur.
Les tracas ont gâché ma vie dans le malheur
Quand j'aurais tout donné pour vivre un vrai bonheur.

Or aujourd'hui je suis sous ces pas titubants
Que j'avais autrefois, lorsque j'étais enfant.
Mais celui-ci n'est pas des plus attendrissants.
Il s'égare et s'agite en l'air vague du temps
Emplis d'un souvenir raide et désespérant.
Et il se désagrège, s'égrène au fil du vent.
C'est l'aile immémoriale des sinistres printemps.

Ainsi je vais toujours sous des talus fluants
Cherchant une chimère sous l'empreinte d'antan.
Tout comme cette vie, ma démarche m'est chère
À oublier le feu des rêves solitaires.
Par envie de guérir, par goût de me distraire
Lors, je me crucifiais parfois d'honnêtetés
À la moindre fontaine, la première gaieté.
Mais qui aurait su dire si ce fut salutaire ?

Ainsi, pourtant, fut cette vie que j'ai aimée.
Ainsi, dans l'air sans jour, j'ai percé son secret.
Car j'ai trouvé à rire, à vivre et à chanter.

C'est une vie passée de labeur et d'ennui.
Et les glaïeuls, autour de moi, sont lourds de pluie.

674- C'est des années passées (24)

Je me souviens du temps de la décrépitude.
La tristesse rampait aux lézards des murs.
Voguaient un air épais aux odeurs de saumure
Autour des porches noirs aux façades bancales.

Quand se déshabillait l'escalier de cristal
Je montais à la chambre, là-haut, sous le vantail.
Et pour tromper l'attente de ces jours longs et gris
Sous cape dessinai des indiens terribles.
Je buvais des vinasses aux lucarnes sous pente
Et reculais toujours l'instant de la descente.

La nuit m'enveloppait, redingote percée
De mille trous d'écume, piécettes raboutées.
Lorsque je naviguais parmi l'ombre des lunes
Les rives de la rue recueillaient mes pensées.
Et des senteurs poivrées brillaient au fond des soirs
Quand je dilapidais mes sous blancs sans espoir.

C'est de ces temps obscurs que m'est venue l'envie
Et que j'appellerai mon désir incongru
De vivre hors du noir qui s'éloigne toujours...
De ce temps me sont restées, surtout, tel un été
Des images qui brillent, l'esprit ensoleillé.
Et ce goût de les peindre, mes compagnes viciées.

Et elle monte en moi, comme un vin vers mon cœur
Cette chanson qui me revient et qui sent bon :
La joie d'avoir vécu ces chauds moments si blonds.

681- Je me souviens du temps (25)

Alors tu es venue portant ton ombre de midi.
Le satrape te regardait. L'air qui fluait au ciel
Jetait un bruit de rame et son odeur de sel
Grise lui survivait. Aux rives des falaises
Le sable chaud rougeoie. Et sur la plaine ambrée
Où tes brebis paissaient, une crécelle bruissait.

Plus tard, les dents blanches de ton sourire
Répondirent aux doux remous qui nageaient
Dans la cruche où toute une flottille aurait pu accoster.
Car des navires gisaient, au loin, par paquets
Tel un tendre duvet. Et ce lin qui flottait
Autour de ton ardeur semblait les attirer...

La brise défaillait, parfois. Alors, ton épaule giclait
Hors du temps, et les huppés s'en inquiétaient.
Or ce jour qui passait consentait quelquefois
À voir surgir la nuit. Car en ces temps, la nuit
Ni l'étoile du soir n'avait pas plus de poids
Que le souci d'une ombre discrète et passagère

Sous l'épaisseur exquise des greniers et des toits !

693- Alors tu es venue (19)

Puis tu ressuscitais dans le couloir des mondes
Une dernière fois. La vie triste te poursuivait.
Te pourchassaient aussi nombre de farfadets

Et les monstres de ton passé. Les couloirs s'étiraient
Fluides, à perte de vue. Ou bien sombres et informes
Comme la bouche noire d'un olifant.

Déesse des lieux sans nom ou reine inexplicquée
De territoires inachevés : sans cesse tu fuyais.
Une jambe souple, l'autre raide et le muscle saillant.
Tes mollets aguerris tentaient une dernière passe d'armes.
Mais ta feinte te trahissait.

Un molosse gluant, la mine renfrognée
Continuait d'approcher. Son bruit de cliquetis
De pièces déglinguées sous le tunnel s'amplifiait.
Dans le ciel, une chaleur augmentait. Et cette odeur de fiel !

Il se penchait vers toi : là, tout près - un furoncle ! -.
Tu voyais sa figure, sa sueur qui glissait. Et là
Tu sentais son haleine qui vers toi s'appliquait.
Il étendait le bras... Alors, tu renaissais :
Toi qui avais été perdue de par le monde...

Et glorieuse, tu te levais : saine et sauve.
Tu te levais, l'esprit doré et ta face était illuminée.
Jusqu'à déambuler hors de mon cauchemar :
Dans mon cachot gelé.

695- Le cauchemar du condamné (24)

Dans l'ordonnancement des villes de lumière
Le nerf du vent bouscule nos gestes de colère
Qui sont l'expression de nos piètres misères
Quand se répand au jour le sombre de la pierre.

Le Lion et le Serpent mêlaient leur réconfort
Dans cette vie broyée de bourrasques et d'efforts.
De ciel qui se levait plus haut que le trait fort :
De la nuée, de l'horizon, des lignes aux toits d'or.

Abondance de joie, et qui nous couve encore !
Cet écho désuet, cette voix qui s'endort :
C'était un haut château, voussures de mon corps
S'arc-boutant au ciel sur mon visage mort.

Tandis que je berçais le jour pâli encore
Le lierre se jetait sur son mur affolé.
J'avais dessus la langue un goût de vent sucré
Et de poussière d'or aux graves sémaphores.

Sous la lune brillait, éclatant, ce trésor
D'une ville nacrée armée de clochers forts.
Et tout cet attirail de carillons altiers
Suivait la frêle odeur que dénoncent les morts.

J'ai remonté le cours qui collait ses ténors
À son cortège gris, son feu grégeois. Et, for
La destinée accourt, ou rechigne ou bien mord
Parfois à on ne sait quel grand ou faux essor !

Dans l'ordonnancement des villes coutumières
Qui veulent bien pour nous lever leurs plis sévères
J'ai vu briller la lampe d'un café, vieux repère
Qui sut, à sa façon, m'accueillir bras ouverts.

Son demi-jour blafard, poudreux comme une nuit
Oui, ce jour-là a cru, telle une foire. Et puis...
Et puis je suis resté perdu dans ce déboire
Abandonnant un temps mon être sans espoir.

Tel un petit de l'aigle aux ailes de lépreux
Enfin je suis sorti vers les âmes du vent
Qui me cueillent toujours - une feuille d'autan
Grisé par la lumière et l'ivresse du temps -.

Car j'irai aux chemins. J'irai vers mon minuit
Si tel est mon destin, si tel est mon ennui.
Mais - ô supplice vain, ô tendresse des nuits -
J'aimerais aux chemins pouvoir dire merci.

703- Les chemins salvateurs (40)

Sous un chêne un vieillard à l'enfant racontait
Quelques gloires lointaines et des tympanus usés.
Sa voix grave tonnait, telle une éternité
Sous les grands acacias, les rayons de l'été
Que cinq ans écoutaient, l'esprit ensoleillé.

La nichée sous la pierre, en haut des contreforts.
Le vent calme et défait. Le secret réconfort
D'une voix translucide et tiède qui s'endort.
Et le cercle de feu : oui, c'était le vent fort.

« Je visitais ces lieux. J'aimais ces vieilles pierres
Qui nous ressemblent un peu. Je humais
Le vitrail bleu. Le plâtre humide et sa lumière.
Les parements scellés, leurs dalles grises : mains sobres.

Voici : en des temps reculés, il y avait ici
Des professeurs de Dieu. Des abbés et des moines.
Des gens simples aussi, qui glanaient les avoines
De la pensée. Elles resplendissaient, pivoines
Dans des allées de terre, au jardin de midi.
Seule une trace grise en garde le souci.

Toute une vie tendue vers un point, une cible.
Les voûtes vers la clef, l'amour passé au crible.
Pourtant, je n'ai compris ces âmes en ogive.
Si s'étaient retournées, auraient eu le vertige. »

752- Sous un chêne un vieillard (23)

C'était cette maison. Nous franchîmes le seuil.
L'étage, le salon. La rumeur sans orgueil.

Un vieux colimaçon. Le sommeil : pas d'accueil.
Notre sac noir et rond ouvert sur le fauteuil.
Le mari à la porte. La femme étendue, pâle.
Un silence de sorte qu'on entendit un râle.
« Tout s'est passé si vite ! Puis le temps fut si long.
Mais quel Diable l'a prise ? Où donc est sa raison ? »

L'un de nous se leva, prit l'homme par le bras.
Il n'y eu plus un mot. On entendait, tout bas
Le bruit d'une radio. Mais on ne parlait pas.

Mais que le temps fut long : silence qu'on effeuille !
Car il fallut à l'homme qu'il sut qu'il était seul.
C'était cette maison qui porterait le deuil.

753- C'était cette maison (14)

Ô jardin que j'aimais d'un regard incertain
Et que je contemplais d'une main de velours.
Dont j'entendais les bruits, voyant fleurir, toujours
Ta fleur d'acanthé mauve en l'esprit du matin.

Dont je voyais les buis éclater au soleil
Quand on cueillait la nêfle et le frais romarin.
Ou quelque fruit de mai dont j'oublie le vermeil
Et dont le jus coulait au travers de nos mains.

Ô jardin que j'aimais et qui a fui au loin
Comme un rêve passé. Comme cette alouette
Filant son ciel d'azur, son chemin de fillette
Apeurée sur le seuil quand surgit le malin.

Et cette intensité, cette concentration
De fruits et de couleurs, d'arômes, de saveurs
Tel qu'il n'en fut jamais, même au temps des labeurs
D'aussi légers et frais qu'en imagination.

De cette intensité, dis-je, non sans raison
Je n'aurais jamais cru, en ma folle oraison
Vingt ans après ou même plus, en entendre les sons.
Ni sentir les odeurs envahir mon giron !

784- Remémorance (20)

Je t'aime et ne saurais te donner du remords
Disait-elle à sa mère et pour son père mort
Elle allait, quelquefois, lorsque la bise mord
S'allonger sur sa tombe, réciter ses trésors

De poésie. Elle disait : « Ma vie est telle
Que je voudrais mourir ou rejoindre l'autel.
Et vivre seule, enfin ! Car la pluie s'amoncelle
Et goutte sur les toits au son des violoncelles. »

« - Ma chère fille, hélas, lui répondait le père
La femme est ainsi faite : faible et qui désespère
De son état de grâce. Et pour son âme espère
Une autre vie de rêve, bien meilleure et prospère.

Mais de ton corps, ô femme, il faut vivre du fruit.
Et le donner au sabre ou mourir à l'envie.
Car s'il est sec, flétri, ou s'il est fugitif
Ton corps sera demain de ton esprit captif.

Tu n'auras point goûté l'unique floraison
Des plaisirs forts, des fêtes, des douces sensations
Coulant en toi, soudain, comme une libation
Qui bouillonne le soir - ô sexe des moissons ! -.

Et je te le redis, moi qui suis dans la tombe :
J'ai enfanté déjà tant de plaisirs sans nombre.
Tant d'enfants qu'aujourd'hui, entouré des pénombres
Je sens mugir en moi mes veines sombres. »

« - Mère, je t'aime encore, disait la fille sage.
Et voudrais pour toujours t'éviter le carnage
De voir ta fille frêle goûter à ce breuvage... »
Mais dans ses veines folles, il mûrissait, son âge.

789- Je t'aime et ne saurais (28) **chanson X**

C'est par des nuits sans fond que leurs grands gestes purs
Tournoient jusqu'au matin. Et que parmi les mers
Si vives d'azur, leurs voix tourmentent nos destins.
Eux, ce sont les phares : ces constructions brutales
Et qui s'élancent sans vergogne parmi les brises.
Parmi les alizés, parmi les sirocos. Eux, si forts :
Leurs pieds ancrés de par les sols, puissants sur leurs dérives.
Eux, aussi solides qu'un roc où l'écume se brise !

Eux, ce sont les phares : ces extrémités de terre.
Les phares, ces précurseurs de l'océan.
Eux, divagations secrètes et qui meurent souvent.
Et si souvent renaissent : admirablement frêles
Au fond des soirs ! Car oui, ce sont les phares
Ces êtres seuls parmi les remous de la terre.
Eux, qui assistent de loin à nos luttes humaines :
Elles qui ressemblent tant, parfois, à la mer...

Ils bravent, incertains, bien des marées obscures
Campés sur leurs bases d'airain. Et là, ce sont les nuits
Qui les isolent peu à peu. Et puis les emprisonnent
Dans cet écrin impénétrable des noirceurs...

Mais eux, stoïques, bravent continûment de leurs fanaux
Ces ténèbres peu sûres, ces graves mêlées d'ombre.
Et des lumières brillent sous leurs cris de géants.
Loin des routes marines, ils scintillent pourtant :
Malgré la nuit, malgré le gel, et jusqu'à éclairer le vide !
C'est un combat féroce et qui se joue près d'eux

Quand nos marées austères lèvent leurs mains vers eux.
Car elles se multiplient, ô ces terribles misères
Qui se lèvent vers eux, tombant au fond de leurs lumières.

Mais plus ils brillent et scintillent, et plus ils seront seuls
Les phares. Ô vous, marées de leurs chimères :
Oui, vous, éclaboussures du ciel
Qui n'êtes que des miettes d'une nuit impure...
Vous qui rongez leurs pieds immondes dans le noir
Ô faites que jamais, non, jamais ne s'arrêtent
Leurs voix cruelles et profondes, si belles dans le soir.

Mais non : chacun d'eux reste seul. Et chacun d'eux
Sur son socle est figé. Mais jamais ne s'éteignent.
Car eux, vivants entre la vie secrète et une vie tumultueuse
Portent toujours leurs voix très chaudement.
Et très obstinément, se tiennent aux abords
D'un précipice aux lisières du jour. Car ils savent, au fond
Que des silences, toujours, les rongeront. Que ces silences
Toujours vers eux rouleront, telle une pluie... Et rouleront encore
Et rouleront toujours. Puis les engloutiront dans des nuées
Sous leurs malheurs, parmi les siècles et les heures !

905- Les phares (46)

Il connaissait les notes, le son de leur histoire
Et donnait à leurs jours sa tendresse d'ivoire.
Sur sa table, il aimait à relire l'image
De ces paroles d'ombre aux musiques peu sages.

Il s'enfumait l'esprit d'une chose très pure.
Et tendait jusqu'au ciel sa corde à la rupture.
En cet instant fragile, il jouait à merveille
Et se donnait aux jours inondés de soleil.

Ainsi, il fécondait son arme journalière.
Son instrument docile, vaillant à la frontière.

Et ainsi racontait à nos sens désunis
Toute l'ombre immobile qui passe dans nos nuits.

Il racontait cela, suivant son sens inné
Jusqu'à trouver parfois son humble humilité.
En dépouillait le sens, alors, jusqu'à forger
Telle une récompense, sa propre nudité.

Il dépouillait ainsi, marchant par la vallée
Le son des bruits volages dont il avait rêvé.
Et puis, très endormi sous des notes d'été
Il allait se blottir contre sa destinée.

937- La nudité du musicien (20)

Combien de fois, dis-moi, est-on passé par là
Nous qui n'avons jamais perdu le moindre émoi
Parmi la ville blonde ? Qui n'avons nulle fois
En ces heures fécondes, abandonné nos joies

Aux ruelles immondes ? Ni à tout ce fatras
D'historiettes secondes ? Nous qui n'avons jamais
Aux statues des jardins, jamais plus deviné
Ce qui pourrait nous rendre une âme vieille et ronde ?

Et qui n'avons jamais, jamais plus voyagé
Aux grands faubourgs du temps, aux clairières semées ?
Aux tramways sous le vent, aux croisières de sconses
Dans un demi-jour tamisé par le songe ?

Nous allions par la ville. Nous allions comme si
Nous voulions offrir aux mômes à la ronde :
Ce beau jouet perdu, comme un fruit qu'on émonde
Jusqu'aux confins du monde - nos dernières secondes -.

Mais tout est illusion. Car tout est comme si
Nous ne pouvions, ici, pas plus qu'aux bouts des ondes

Dénouer l'écheveau de nos vies, belles rondes...
Aussi nous repassons, et inlassablement

Avec nos corps usés, par la ville profonde.
Dans le soir enfermés, par l'été fatigués
Oui, nous déambulons, l'esprit désabusé.
Avec ce sentiment d'être des prisonniers

Posant en chaque endroit leur chevelure blonde.

955- Prisonniers de la ville (25)

Ma belle, mon aimée
As-tu les bras parés
Par l'odeur d'un cyprès ?
Par celle d'une mousse
Au safran qui colore ?
Par l'amertume d'une source
Où coule ton printemps ?

As-tu la bouche close
Sur tes espoirs de rose
Où ta parole claire
S'élabore et s'élève
- se dérobe à l'enfer - ?

As-tu l'âme câline
Et la flamme divine ?
Et ta chaleur captive
A-t-elle atteint ses rives
Sous un vent qui t'anime ?

Moi, ton sourire
M'épargne de le dire.

659- Ma belle, mon aimée (19) (diffusé)

Au bruit du vent se mêle un fracas de moteur.
La mouette tournicote en l'air, comme un ruban.
La bourrasque et le sable, sans fureur. Puis après
Nous ne distinguerons ni la force du temps.

Ni sa forme, ni sa vigueur. Tel un géant
Il souffle et s'époumone aux confins d'un terroir.
Sans s'essouffler, pourtant, et son odeur, le soir
S'étale comme un lent et puissant laminoir.

C'est par ce soir pesant que j'ai pensé à toi.
Oui, à toi qui étais au loin, tel un brouillard...
Qui chavirais au ciel, comme dans un miroir.

À qui rêvait la belle ? Son sourire n'a pu
Le dire. Son visage s'est tu. Car l'espérée
La tendre aimée, avec le fœhn s'en est allée.

672- Au bruit du vent se mêle (14)

C'est tellement imprévisible
Cette odeur forte de toi
Dans la pénombre de ta chambre
Lorsque se mêle à l'ambre
Cette odeur frêle des plantes.

L'air frais - une semence -
S'agite entre les huisseries
Et l'entrebâillement de la fenêtre.
Le rose du rideau à rayures centrales
N'a pas bien fière allure
Sous nos sommeils cannibales.

C'est tellement imprévisible
Dans la forge spectrale
Toutes ces formes qui s'étalent.

Et qu'elles disséminent
Dans la lenteur qui s'égosillent
Pour moi, elles disent :

« Tu es cette nuit, claire et irréductible
Avec laquelle je me débats.
Et seras-tu, demain
Frileuse ou affranchie
Cette nouvelle odeur
Et qui s'essouffle d'un matin ? »

673- C'est tellement imprévisible (23)

Ta lavande distille un printemps singulier.
Fugitif à l'envie, rose en particulier
Où s'ébattent des fruits, fleurs jaunes à la ronde
Prête à se reformer sous ta parure blonde.

En de rouges fauvettes, ta pupille rieuse
Résonne par l'écho passionnément repris.
Et tes ferveurs - ô sainte, comme je dépéris ! -
S'arrondissent aux flancs des chattes amoureuses.

Et tes lueurs de cire, points d'orgues de tes mains
S'irisent sous des teints timidement carmin
Lorsque ton souffle grêle, un instant oublié
Par les vents, s'abandonne au sage tablier.

Et si tu me demandes l'orange et ses saveurs
Veux-tu que je réponde le bleu au ciel menteur ?
Mes couleurs préférées sont tenues par ton cœur.

685- Ta lavande distille (15) diffusé

Jardin triste et figé : l'affligeante chanson.
C'est l'hiver, désormais : l'effarante raison
Où veut fuir la nichée d'admirables saisons
Qui distille nos fièvres, ses orphiques boissons.

Or je vivais, jadis, de sèves et d'oraisons.
Et couvais tout son corps et son âme à foison
De ces moments sévères dont je tais la leçon.
Je l'aimais et sans mal délivrais ses démons
Quand mon âme grondait de plaisir - c'est le nom -.

Où es-tu désormais, souveraine et sans fond ?
Inextinguible grève : nuit, carène, galion
Maintenant que le ciel a perdu ses rayons ?
Que la mer est cruelle ? Que dort sans illusion
La terre sous un gel terrifiant d'abandon ?

Où es-tu désormais, toi que j'aimais sans nom
Maintenant que je vis sans ta douce maison ?

690- Jardin triste et figé (16)

Ta vie sereine et magnifique
Donnait le la aux sons magiques
Qui emplissaient ma vie.

Ta voix suave et goût de crime
Donnait parfois le ton aux rimes
Nourries de poésie.

Et ton doux être s'enracine
Après des mots que je devine
M'apportant l'homélie

D'un bleu nuage qui chavire.
D'un souffle de vent qui délire
Ô mes ciels sans logis !

748- Ta vie sereine et magnifique (12)

C'est une Ève. Pendu à ses cheveux
Son doux rêve ignore ma souffrance.
Et sans trêve, lorsque sifflent mes yeux
Cette brève sous du bonheur s'avance.

C'est un ange. Cette femme est si belle.
Si étrange, telle une jouvencelle
Près du Gange. Et qui, de sa margelle
Nos phalanges d'une langueur harcèle.

Et si frêle, ce miracle annoncé
Nous appelle de son antre fermé.
Mais que gèlent nos désirs de beauté
Se révèle son plaisir d'être aimée.

C'est une Ève. C'est un ange et c'est frêle.
Une sève remplit son cœur rebelle.
Rien n'achève la douceur de son aile
Et sa nuit aux jours nous ensorcelle.

797- C'est une Ève (bis repetitas) (16)

Moi qui veux embellir les choses
Moi qui veux cautionner la vie.
Qui veux, certes, ébahir le rose
Moi qui veux partager l'impie.

Moi qui veux obéir aux proses
Et connaître la poésie
Je voudrais que tu ne disposes
Que de moi pour vivre ta vie.

De mon corps couleur de guimauve
Et mes yeux colorés en gris.
De ces draps et de ces alcôves
Que je vois dans mes rêveries.

Moi qui veux embellir les roses
Je voudrais t'avoir pour amie.
Au soleil qu'un été arrose
Lever un talent infini.

Tu serais cette Ève qui pose
Toute nue au fond de ton lit.
Je serais l'homme qui dispose
Bienheureux, d'une neuve vie.

Moi qui veux embellir les choses.
Toutes les choses de ta vie.

833- Complainte pour une amie (22)

Je veux me réchauffer au profond de ton corps
Nos organes serrés l'un à l'autre si fort.
Tels, nous serions unis comme l'île au trésor
Et tant qu'il serait vain de séparer nos corps.

Je veux que ta suave opalescence d'or
S'allume et me distille son tendre réconfort.
Que se respire en toi ta boîte de Pandore
Sans autre retenue que le souffle des morts.

Mais tu dors, aujourd'hui, et tu seras demain
Cet oiseau ou le fruit qui glisse de la main.
Car demain est toujours cet espace qui vient
Et où l'on capitule pourtant face au destin.

Ainsi, je périclite déjà vers d'autres mondes.
Hors du temps infini, je sortirai des ondes.
Et lors, je ne serai qu'un point sous les secondes
Quand ton corps si joli hurlera à la ronde.

873- Je veux me réchauffer (16)

Je veux me réfugier dans l'écrin de mes vers
Loin du destin cuisant de ce monde pervers
Où ma nature humaine si souvent s'exaspère
Du dédale géant qui plombe l'univers.

Je veux me réfugier dans cet écrin des vers.
Là, serait une femme et blotti sous sa sphère
L'univers changerait de forme et de matière.
Je serais suspendu à ses lèvres de verre.

Elle serait certaine en son habit de gloire.
Et ferait retentir ses crissements de moire.
Et m'aimerait toujours, sage comme un bijou
Pour sourire des yeux, me disant ses mots doux.

Ses paroles sucrées aux saveurs d'acajou :
Elle dirait ces mots et mon rêve un peu fou
Pourtant réalité, loin du désir amer
Serait déliquescence aux sables de la mer !

874- Je veux me réfugier (16)

J'attendrai cette mort qui m'attend. J'attendrai.
Longtemps elle attendra, et longtemps j'attendrai.
Patiemment, nos désirs s'uniront, tendrement
Ainsi qu'une aile frôle sa maison de mille ans.

Son jardin pourpre et rouge s'impose, fulgurant.
Sa pesante parure de silence et de temps
Dans sa désuétude de vivant serait alors
Malgré le vent, comme un long règne absent.

Mais est-elle si douce, cette mort ? Est-elle
Tel un baiser d'amants ? Et cette mort farouche
Rieuse ou insoucieuse, mène-t-elle au levant ?

J'attendrai cette mort qui m'attend.
Et longtemps, très longtemps, j'attendrai qu'elle lève
En pleurant, vers mon cœur qui s'apaise
Tout un cœur sans tourment. J'attendrai cette mort

Dans les replis du temps, confuse qui m'attend.

689- J'attendrai cette mort (16)

Mort réelle, mort rêvée : si peu les sépare. Si peu
Qu'on aimerait jeter sur l'une la présence de l'autre.
Ou sur l'autre, la magie de son double.
Ne serait-ce plus sage s'il en était ainsi ?

C'est l'invite au voyage qui dispose du cœur
De son fardeau de pluie. Des couloirs, des allées
Dans des jardins légers, imprègnent nos folies.
Et quelle étrange et langoureuse marche
Tout au long des cyprès ! Quelle odeur de silence
Quand passe auprès du corps le corps de nos aînés !

Dédale d'herbes rares. Comme au tréfonds d'un lac
Rencontrer plus qu'Orphée : une dame des eaux
Endormie et tranquille. Rencontrer son sourire :
Sa douceur dénudée, et presque la goûter.

Elle, tellement jeune
Que l'on voudrait la vivre encore.

C'est l'invite légère qui conduit au plus vite, au plus loin.
Déposséder le jour en son très long vertige.
Ne pas avoir connu le jardin suspendu.
Dire sous la chemise une fleur de regret.
Se voir au bout des choses, déjà, se voir abandonné.

Mort rêvée. Si belle... Aujourd'hui salutare.

252- Mort rêvée (22)

L'amour enfin dit à la mort :
« Ne donnerai plus qu'un remords :
La soupe à l'âme qui ravit
D'être vivant dans ton grand lit.

Et de tourner ma face vers
Tous tes décors et leur avers.
Dansez, ô vierges des maisons !
Ô mouches sales des corons.

Et venez voir si l'édredon
Glisse bien aux pieds moribonds.
Venez à lui, ô soupe froide :
Vos souvenirs sont presque roides.

Dansez, ô femmes d'horizon.
Ô soleils purs de ma façon.
Le grand écran de noir sublime
Tombera dans l'ère du crime. »

Ainsi parlait l'amour célèbre
Et qui chantait sous les ténèbres.
Portant sa lumière de feu.
De jeunesse et de tendre adieu.

Et la mort, comme une voleuse
- éternelle, impure voleuse -
Dut repartir vers les cieus morts
En cachant des yeux son trésor.

790- L'amour-la mort : réponse à Pierre Chabert (24)

Homme saoulé de nuit et du vent des chemins :
Voici passé le temps de tes tendres destins
Quand la lumière chante et construit ses desseins.
Et qu'il n'est plus qu'un ange, nourri de ton chagrin.

Car la vie qui s'emplit au-dehors des poumons
N'est qu'une simple brise : ésotérique héron
Voletant, magnifique, et plongeant l'aviron
En plein ciel. Puis soudain resurgit l'horizon !

L'horizon de tes rêves est bien ce rêve abscons.
Aujourd'hui et demain se mêlant de saisons.
Car tu voulais un ciel plus clair et plus fécond
- et l'avion couleur miel sonne comme un clairon -.

Mais la vie passagère ignore ce juron.
Certes, la vie s'étire et s'enflamme en ton nom.
Car elle est tel un sang : une larme sans fond.
La vie pourtant puissante est sage et sans façon.

Et bien qu'amène et tendre, et frêle et sans désir
Cette vie parfois belle mérite de guérir.

794- Homme saoulé de nuit (18)

Toi, tu en reviens toujours à la même : à cette vie
Dont tu rêvais. À ces jours se levant, tel un emblème.
Et qui seraient toujours, lorsque tout t'abandonne
Aussi froids que la nuit qui porte ses blasphèmes.

Tu rêves donc au flux d'une onde de bohème
Et qui serait plus lent, bien plus qu'il n'est conté.
Il est pourtant, parfois, plus tranquille qu'une onde
Et qui résisterait à la vague qui sonde
Aussi bien le tréfonds que tout ton air ambiant.

Tu rêves donc ainsi. Et rêveras toujours.
Bien que te heurte en plein ta réalité sourde...
Ton grand chaland s'en va sur un long miroir gris.
Sa chaleur et l'ennui, comme un matelas gourd
Où s'ankyloseraient tes nuits à l'infini...

Et coule encore un fleuve, et coulera toujours.
Et encore, et encore. Puis encore et toujours.
Tu y puises pourtant plus d'un trésor de cour
Quand tu ramènes à bord tes épaves comptées :
Elles qui vont à vau-l'eau, tel un tissu défait...

Tu auras beau te plaindre et regretter l'amour
Ton lot est celui-ci, et c'est celui des jours.
Tes réussites, des échecs, et tes échecs, des blessures...
Alors pourquoi gémir ? C'est ton lot quotidien.
Car oui, la vie est belle : c'est une femme sans parure.

Mais c'est surtout à l'âme une immense morsure !

867- La morsure (25)

Je laisse mourir
Les petits plaisirs :
Agonie sans fin
De tous petits riens.

Et les harmonies
Des entre-deux rires.
Et puis les soucis
Qui glissent au loin.

Je laisse les vents
Dessiner la terre.
Et puis le mystère
Quérir ses amants.

Je laisse Aurélie
Négliger sa vie.
Et s'épanouir
Son sourire blanc.

Avant que ne vienne
L'horizon de haine.
Avant que n'adviennent
Nos lointains suprêmes.

Avant que, flatteur
Le monde ne pleure
Je veux que tu prennes
Ma main en douceur.

Et tel un navire
Quittant son empire
Moi, je veux mourir
Sous ton bleu sourire.

1002- Petite prière pour partir en paix (28)

Retour vers ton immeuble. Vers ton nid d'hirondelle.
Et ce nid d'hirondelle est vide. Et comme à l'ordinaire
Tes moulures serviles ricanent aux persiennes
De ta place vermeille : indicibles merveilles

Qui flottent doucement sur le lac et le ciel
Bien au-delà du chaud tracé de l'horizon.

Que tu aimais, ainsi, bénir cette maison.
D'ici, de ton balcon d'où l'hirondelle a fui.
D'où croule ta chanson. Que nous aimions alors
Regarder l'horizon. Et tout à l'unisson
Nous rire des bourrasques, nous rire de nos noms
Au souvenir fantasque et qui joue du clairon.

Car c'est toi qui m'appris à vivre ma vie d'ange.
Née ainsi de mes frasques et né de ton emprise
Nous volions aux journées leur goût clair de cerises.
Et je volais moi-même - mais en songe, il est vrai -
Bien au-delà du monde. Du grand arc azuré
Sur ce mont qui fut blanc et qui, en majesté
Fut blanc, évidemment, quand il ne fut pas blond.
Ou bien mauve, ou bien rouge, ou violet ou marron.

Aussi m'as-tu appris plus que la vie qui compte.
Je me souviens d'alors, de tes fondues chinoises.
Tes confitures d'or, tes soupes un peu grivoises
Où flottait une ortie que nous allions chercher
Tout au fond d'un ravin : aux pentes d'un ruisseau
En deçà des chalets... Et chargée de ton eau
Tout enrobée de ciel, des tendres arbrisseaux.

Je me souviens de l'aube à moitié morte. De ces arbres
Moisis et morts eux-mêmes. De tes veillées nocturnes...
Et de l'appréhension soudaine des torrents
Où la mort frappe encore jusqu'au bord de nos tempes :
Quand elle le souhaite, aux nappes de midi.

Ce printemps reviendra, je le sais. Et pourtant :
Tes fenêtres revivront, pleines d'un sourire moqueur...
Parfois, puisqu'il le faudra bien. Mais parfois, seulement.
Ainsi que la riieuse ramée des planètes en pleurs...
Et tout cela, et tout le reste, puisqu'il le faut ainsi !

Mais sous un ciel si pâle et si froid à mourir
Que ta peau doucement avait banni son hâle
Ton nid vide de toi restera... Car bientôt, plus d'hirondelle !
Plus de vent, plus d'espace ni plus rien qui rappelle
Ce que ta vie était lorsque tu étais belle !

Ô ma tendre saison, toi ma tendre effacée.
Ma charmante raison - ô toi, mon doux passé ! -
Je te le dis à toi, plus qu'un ancien péché :
Tu n'es plus et pourtant, si tu le demandais
À moi tout doucement, oui, je serais le dernier
De ta famille de cœur, ma pauvre inconsolée !

894- Retour vers ton immeuble (48)

Elle a dit à la nuit : « Tu es mon champ de blé. »
Elle a dit au soleil que l'étang a gelé.
Elle a dit au sourire qui fuit par la vallée
Que le temps a jauni. Que l'esprit est un gai
Polisson du dimanche. Et alors, sous le ciel
Son bras ankylosé s'est posé. Le sommeil
Au jugé est tombé, et sa parcelle d'or
Et de lumière mauve alors s'en est allée.

Elle dort ainsi. Elle dort désormais
Parmi les champs de blé, par les étangs gelés
Et qui hier encore de leurs vœux appelaient
La longue chaîne claire de ses belles pensées.
Elle dort et la nuit avec elle s'est levée.
Et qui, en un éclair, avec le vent si gai
Au loin, par les montagnes, au loin s'est éclipsée
Pour de nos rires vieux mieux pouvoir s'amuser.

Elle dort et la pluie alors s'en est mêlée
Et son parfum de fleurs à la nuit a donné
Cette même ampleur vaine qu'ont les filles des prés
Lorsque le sécateur cisaille dans la haie.

La pluie s'en est mêlée - c'est un fait avéré -
Et qui, par sa douceur, a la noirceur gommée...
Et plus de champ ni plus de blé, ô grand jamais !
Ne sont réapparus. N'ont plus jamais grisé
Ces journées aux saveurs dont tu savais parler.
Ni tout ce vain bonheur dont la nuit s'est jouée !

897- Elle a dit à la nuit (26)

Ta tombe était déserte et couverte de neige.
Tes grandes cheminées criaient au vent d'hiver.
Seule un peu de bruyère résistait aux prières
Que devait faire pour toi le ciel. Tes nuages derrière

Plombés au gris violent. Tes paroles austères
Qui parlaient ardemment. Je n'ai pas su comprendre
Ce grand espace vide. Pas plus que n'ai su lire
À ta stèle immobile. Mais muette pourtant...

Ni ne portant ton nom gravé sur le tombant.
Et voilà qu'en hiver, sur le bord de l'abîme
Je restai seul, ainsi, et en te regardant...

Non : car je n'ai su le dire
Lorsque s'avancèrent vers moi tes forêts au levant
Tout ce mal qui m'anime !

907- Ta tombe était déserte (14)

Ainsi tu m'as laissé ce village endormi.
Ces vieux cartons de ton enfance qui me sourient.
Parmi les arbres découpés dans du vieux bois
Entre tes poules et un clocher aux couleurs d'autrefois.

Tout ceci me remet quelque temps en arrière
Tandis que je vivais cet enfant solitaire.
Car dans ce monde étroit que tu m'as fabriqué
J'ai vécu bien longtemps avec félicité.

Je repense à cela et avec du recul
Malgré le temps qui passe, ce temps qui s'amenuise
Je ne peux pas défaire ces souvenirs qui cuisent
Ma mémoire d'argile tel un mystère revenu.

Mes images sont pleines de soleil à midi.
De nappes immobiles et de rêves rassis.
Le soir, parmi les pulsations d'étoiles, sans bruit
J'entendais battre le cœur des requiem de ta nuit.

Puis je me réfugiais dans cet antre secret
Où j'appris à laver de mon âme fluette
Dans le ronronnement de ton bateau-lavoir
Ce lourd tribut ancien, cette vieille défaite
Que m'infligeait la vie il y a belle lurette !

Au matin, j'apprenais le chant des vignes claires.
Je marchais et courais sur des montagnes gaies.
En rêve je volais et sans la moindre peine
Je plongeais au travers d'une idyllique plaine.

Et là, je découvrais ce monde émerveillé
Comme un ruisseau coulant le long de ta vallée.
Puis dans cet univers, j'ai pétri des pensées
Qui m'ont donné au cœur le courage d'aimer.

Je repense à cela : aux voyages grandioses.
Au fil de mes années... Et voyant défiler ces choses
Je mesure en moi-même ce qui n'a pas de prix.
Pour cela aujourd'hui, oui, je te remercie !

920- Ainsi (33)

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.
Son pas frappe le sol et mon toit est mouillé.
Dans la pénombre tombent un à un tes baisers.
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.
Surgissent ses langueurs, surgissent ses nuées.
Et son grain est moteur de rêves cadencés.
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.
J'entends d'elle que tombent ses gouttes de rosée.
Dans la fraîcheur d'un soir finissant de l'été
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

Et me revient le temps où elle allait, courbée.
Car c'était ma jeunesse quand c'était sa vieillesse.
Elle avait déroulé le cours de ses années
Pour que me vienne un jour son image floutée.
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.
J'entends ce vague à l'âme et son cœur altéré
Vient du ciel se répandre aux pieds de mes mûriers.
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.
Son pas frappe le sol et mon toit est mouillé.
Dans la pénombre fondent un à un ses baisers.
J'entends la pluie qui tombe, j'entends la pluie tomber.

1057- Ce que m'évoque la pluie (25)

Au rendez-vous du bois cendré
Sous la neige au tapis épais

Sur l'étang blanc et abyssal
D'un matin au calme banal

Le froid frappait la plaine hivernale
Et la lueur au ciel était sale.
Il y avait des pleurs tant et plus
Des feuilles mortes et du tendre humus.

Au rendez-vous où tu m'attendais
Le froid glissait sur ta joue gelée.
Et le soleil au loin pâlisait
Ta silhouette à jamais figée.

Et le divin s'en allait d'un pas sûr
Comme un grand cerf étalant sa ramure.
La blanche neige retombait à mesure
Que ma belle âme avalait sa censure.

Et je voyais, à travers la blessure
Des troncs, des branches exemptes de verdure
S'évanouir mon vrai sentiment pur.
Et ton image depuis lors m'est un mur !

1015- La grande ode finale (20)

Tu es le sédiment
Des jours et des années.
Telle une écume folle
Aux lumières zébrées.

Et le brouillard s'étonne
Dans sa nuit avalée
Des fanaux salutaires
Aux larmes ennuyées.

Et flotte ton amour
Aux frimas des allées.

Aux chevets basanés
Des climats de l'été.

Fière comme un kippour
L'offrande est mélangée
À ce vin apuré
Des chais du grand labour.

Et ainsi va le jour
Au sédiment gelé :
Du fond de ton étang
Dans ton coffre noyé.

Tu es ce sédiment.
Et la vie mystifiée
Court : tel un autour
Au vol démesuré...

Et lorsque vient le jour
Au cou de la mariée :
Tu es le sédiment
Qui m'a enraciné !

971- Tu es le sédiment (28)

Voici ton porche et ta lumière
Qui s'avancent, telle une pierre
Du fond de sa carrière. Voici
Que se ravive ta frontière.
Tel un monde serein, prospère
Et de légèreté altière.

Voici ta place salutaire.
Et tes anges et ton suaire
Qui m'enveloppent, moi le novice.
Moi l'infidèle à tes prières.

Pourtant, cette beauté du monde
Qui transparait dans ta pénombre
Me transperce. Et puis me réchauffe...
Et parfois même me caresse.

Voici ton édifice humble
Dont tu fis ta maison, jadis
De molasse mêlée de terre.
Et ton linteau de blanc calcaire
M'accueille. À travers ton vitrail
Là, j'ai senti vibrer ta lumière.
Et qui palpète en moi, soudain
Comme un cœur vole dans l'éther !

Voici ton porche des prières.

1034- Souvenir d'une messe impromptue (23)

Si la terre chuchote à l'oreille du sourd.
Si l'oiseau embellit le chemin de nos ombres.
Si les années passées rejoignent nos mystères :
Qu'y aurait-il de plus à demander à Dieu ?

Si ma vie s'amenuise autant qu'elle grandit.
Si la fraîcheur du jour neige son lendemain.
Si la mesure de tout est contenue en rien :
Qu'y aurait-il de plus à demander à Dieu ?

Si l'émerveillement que l'on vit au dedans
S'illumine du ciel qui s'amoncelle en nous.
Si tout ce qui fourmille ici est à genoux.

Si le chemin se prend aux souliers du vallon.
Si demain et toujours se dissolvent dans vivre :
Qu'y aurait-il de plus à demander à Dieu ?

1036- Sonnet en devenir (14)

Ma couleur aux soleils éternels des étoiles.
Ma couleur sous cet œil incertain des ténèbres.
Ma couleur qui vacille et qui renaît aux toiles
Illuminées de bleu où ton azur fourmille.

Ma couleur qui se lève et s'inonde du noir
Va et tente de lire en tes orbes précieux.
Ma couleur au sommeil de l'infini des cieux
De tes clairs souvenirs qui rehaussent le soir.

Ma couleur comme un plein et valeureux miroir
Dirige son destin et rallume l'espoir.
Oui, ma couleur s'éveille, ainsi, à toi radieux.
À ta rocaille belle, à ton sentier pierreux.

Et lorsque s'émerveille la flamme de tes yeux
Ma couleur respandit en tes chemins de feu.

1048- Réflexivité de l'azur (14)

Un soir feutré dans mes greniers :
Ma vie, mon cœur sont ainsi faits.
Je donnerai tout ce que j'ai
Et ta vie sera sans regret.

Ton enfance sur le gravier
Qui crisse sous ton pas léger.
Dire ce que la nuit savait
Quand la montagne s'endormait.

Sous le carcan d'un poids fluet
La lune est belle à en pleurer.

Ma vie, mon cœur sont ainsi faits
Et ta vie coule sans regret.

Puis tu iras par les sentiers
Aux goûts forts des aventuriers.
La pluie sera à tes côtés :
Ma vie, mon cœur sont ainsi faits.

Je devine tes pieds gercés
Et ton enfance maltraitée.
Ton innocence est dérangée.
Nos rêves seront détrempés.

Je donnerai plus que je n'ai
- ma vie, mon cœur sont ainsi faits -
Pour que ta vie à mes côtés...
Mais rien ici n'est sans regret.

Va donc, renard, moineau, furet
Va fureter au vent glacé.
La saison des fleurs est fanée.
Le soir s'installe en nos greniers.

À toi l'être que j'ai aimé
J'aurais donné plus que je n'ai
- ma vie mon cœur sont ainsi faits -
Pour que ta vie soit sans regret.

696- Un soir feutré dans mes greniers (32)

Ayez l'âme vive.
Dite : « Qu'elle vive
Au doux vent léger
Aux feux des sorciers.

Qu'elle se ravive
Aux flammes rassises.

Aux doctes ogives
Des vertes Venise.

Qu'un bleu effacé
Aux yeux nous déguise
Aux fêtes hâtives
De banquets princiers.

Ô noire hantise
D'une vie sacrée :
Aux flots mordorés
Des sages rosiers. »

Ayez l'âme vive.
Dites : « Qu'elle vive. »
Faites que s'avive
Celle qui ne vise

Qu'à trouver beauté
Aux cœurs, mais n'avise
Les graves cerises
Revers de l'été !

704- Les cerises de l'été (24)

Je quête une musique
Une musique de silence
Qui se serait blottie
Tout au fond de nos stances.

Une musique écrite
Parmi ma souvenance.
Je cherche une musique
À votre convenance.

Elle serait si douce
Bien que sans provenance.

Elle se serait si claire
Et nourrie d'espérance.

Et puis se glisserait
La nuit, sans délivrance
Comme un poisson d'argent
Au gré de nos errances.

Et seraient si légères :
Sa grâce et son aisance.
Comme un oiseau à l'air
Oppose résistance.

Et sonnerait si juste
Comme une délivrance.
Comme les cuivres bruts
Sonnent leur résonance.

Et tout dériverait
Ainsi, dans son absence
Comme le gel épais
Livre sa confiance.

977- Une musique (28)

Voilà bientôt le jour qui point.
Voilà, sa cendre s'est levée.
Et la braise du jour serein
Dans le grand four est allumée.

Voilà la pluie, dans le lointain
Accompagnée d'un vent léger.
Voilà : mes rêves du matin
Dans leur panier sont bien rangés.

Voilà : l'hiver s'est envolé
Sous un manteau de vert épais.

Et sa belle blancheur ouatée
En une armoire est remisee.

Voilà le grand soleil de mai
Et qui bientôt viendra darder
Sa houppelande éparpillée
Au coin du bois, dans le grand pré.

Voilà le bleu redessiné
Par une abeille au goût sucré.
Voilà, au bout de cette allée
Mes joies, mes peines retrouvées.

Alors chantez, les oiseaux de mon cœur.
Et vous dansez, mes fleurs enrubannées !
Dans ce cénacle que vous formez
Pour vous, bientôt, je jetterai

L'aurore d'une belle année.

1033- Démiurge de la nouvelle année (25) **diffusé**

C'est ce soir que la mer fournira
Son souci d'une manne fermière.
Et ce soir que sa voix unira
Le village à sa terre première.

C'est ce soir que le vent entendra
Se couler nos images guerrières
Dans le creux d'une ferme et d'un toit :
Bienheureux, et prospère, et sincère.

C'est ce soir que la haie rugira.
Que ses cris toiseront l'atmosphère.
Que le vol des oiseaux montera
Vers ce nid des nuages de l'air.

C'est ce soir que le temps innocent
Entrera dans la pluie des lumières.
Et ce soir qu'un rayon incident
Soufflera aux confins de la terre.

C'est ce soir qu'un sommeil roulera
Depuis l'aube et venant de l'arrière
Son écho sur nos âmes sera
Tout le jour, jusqu'à sa nuit de pierre.

C'est ce soir que la mer sonnera
Dans nos rêves de feux et de fer.
Que le jour, qui bientôt lèvera
De nos êtres devra se défaire.

1046- Soir et terre (24)

C'est le soir et toujours quelque chose de rare
De précieux et de doux vient s'éveiller en nous.
Résonnera toujours sa sonate d'ivoire
En nos êtres tranquilles, nos esprits à genoux.

Et ses phrases, toujours, et ses gammes fragiles
Malgré le vent, toujours, et malgré les brindilles
Et les froids alentours - bien malgré nos espoirs -
Toujours iront braver ce noir qui nous habille.

Divagueront en nous son timbre légendaire.
Sa musique sacrée, telle une perle d'air.
Et toujours à genoux, nos âmes qui espèrent
Humeront ce terreau du vent et de la mer.

Humeront ce qui donc, de toujours et d'ailleurs
Saura faire un cœur pur et celui qui, en pleurs
S'agenouille au lutrin de ces havres-senteurs
Où l'utile et le beau se parent de sublime.

Certes, résonnera toujours ce chant d'amour :
Si beau, désespéré, telle une fugue en fleurs.
Et cette onde du jour qui en nous retentit
Bâtira pour toujours notre vie de labeur.

Et si donc nous aimons toujours ce chant usé
Toujours nous chérirons, telle une destinée
Sa musique de plomb qui souvent nage en nous
Aussi bien qu'un poisson nage au fond de l'étang.

Nous chérirons cela, qui nous fait si léger :
Cette âme qui nous tient pour un déshérité.
Et chaque sens, en nous, se sentira lésé
Nous laissant pour toujours orphelin d'une éternité.

1043- La sonate du désespoir (28)

Explosions de beautés, explosions de chaleurs.
Explosions des vindictes, des débats, des rumeurs.
Explosions de joies qui se mesurent comme un bonheur.
Ou de cette âpreté d'être, ou bien d'exister...
De combats, de malheurs.

Homme qui marche, au penser serein :
La vie, ainsi, brûle ton destin
Comme elle l'aura toujours fait.

Et moi, je ne suis qu'un petit d'homme
Et qui déroule son chemin long.
Son sourire toujours tendu
Au creux de sa main.

Avant que de disparaître, sans explosion ni saveur
Dans le doute incertain, terrible et envoûteur.
Perdu dans cette roue immense des exaltations et des chagrins :
Tout comme une silhouette se meurt au lointain...

1302- Demi-siècle (17)



© Xavier Hiron, vers 1978